

DÉ-



CRY -



10 PERSONNES
QUI FONT BOUGER
L'ÉDUCATION

PTA



GES

POUVOIR ET PERMETTRE

Et si les éducateurs avaient quelque chose de décisif à nous apprendre sur l'exercice du pouvoir ?

De fronts en barrages, de polémiques en clivages, de désordre en paralysie, la chronique politique a rythmé l'été, jusqu'à l'épuisement parfois. Pourtant, pour une ambition éducative souvent malmenée par le débat démocratique, cette longue séquence livre une intéressante leçon : le pouvoir n'est pas là.

Et si le pouvoir consistait moins à imposer son point de vue qu'à prendre l'initiative, moins à contraindre qu'à permettre ?

Si c'est le cas, alors la paralysie du Législateur, l'impéritie du Gouvernement, la prudence de l'Administration ne sont pas forcément de mauvaises nouvelles pour les éducateurs. N'est-il pas temps de substituer le sens du réel aux insatiables polémiques sur le bien-fondé de l'écriture inclusive ou la portée du principe de laïcité ?



Et si le pouvoir consistait moins à contraindre qu'à permettre ?

C'est notre ambition pour cette rentrée. Dix portraits pour montrer que le véritable pouvoir est quotidien, qu'il se fait jour au contact de situations changeantes, incertaines, difficiles à appréhender. Qu'il se donne moins au verbe qu'à l'action, à une réalité dont les frictions et la rugosité sont aussi fécondes que les idées sont limpides et dénuées d'aspérité.

Pouvoir, c'est donc accepter l'incertitude, s'y livrer avec confiance. Les éducateurs, en s'efforçant de garder le contact avec une réalité qui ne cesse de leur échapper, détiennent un savoir-faire précieux pour nos temps tourmentés et inquiets.

Portons-nous donc à leur écoute.

GUILLAUME PRÉVOST
DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DE VERSLEHAUT

SOMMAIRE

8

STÉPHANIE
GRUET-MASSON
ÉCOLE INCLUSIVE



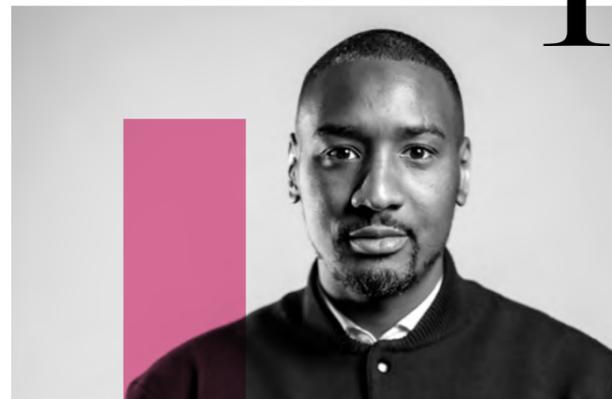
13

CAROLINE
MATHIAS-GUYADER
PÉDAGOGIE



MOUSSA CAMARA
ENTREPRISES

17



22

GENEVIÈVE DE FOUCAULD
PROTECTION DE L'ENFANCE



26

GAËLLE BOUGEROL
COLLECTIVITÉS



6

NOS PROPOSITIONS



31

ROSE AMEZIANE
ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR



LUDOVIC MIZITRANO
ÉDUCATION PRIORITAIRE

35



49

MARINE JANNARELLI
SPORT



44

AMALE COSMA
PETITE ENFANCE



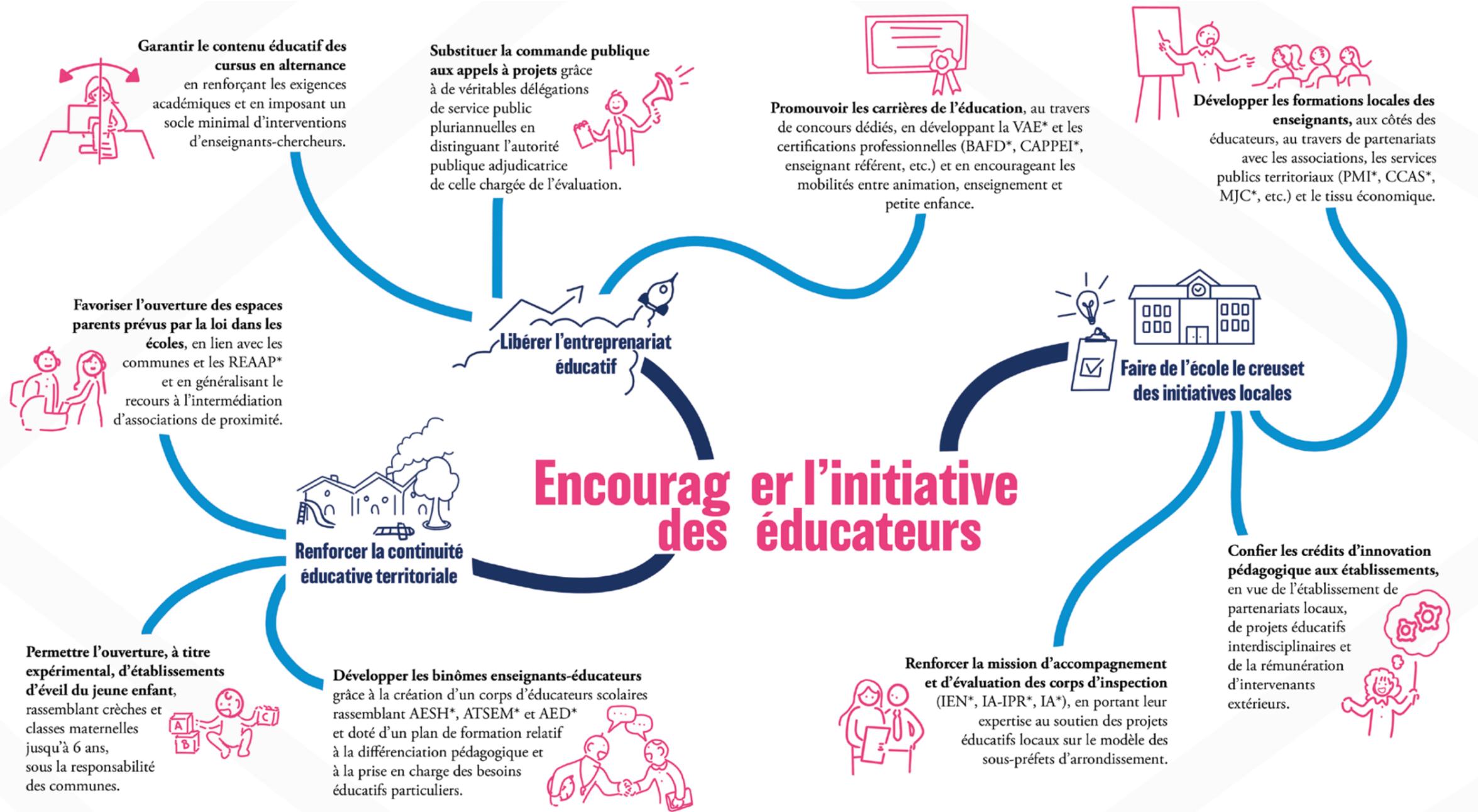
40

MONA HITTI-BERNIA
ÉDUCATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE



EDITO	3
NOS PROPOSITIONS POUR ENCOURAGER LES INITIATIVES DES ÉDUCATEURS	6
STÉPHANIE GRUET-MASSON : ÉCOLE INCLUSIVE	8
PODCAST JEUNES&BRILLANTS : COMPRENDRE LE SPECTRE AUTISTIQUE	12
CAROLINE MATHIAS-GUYADER : PÉDAGOGIE	13
MOUSSA CAMARA : ENTREPRISES	17
PÉPITE ÉDUCATIVE : LES DÉTERMINÉS	21
GENEVIÈVE DE FOUCAULD : PROTECTION DE L'ENFANCE	22
GAËLLE BOUGEROL : COLLECTIVITÉS	26
ECLAIRAGE SUR L'ÉDUCATION : POUR UNE ÉCOLE FÉDÉRATRICE	30
ROSE AMEZIANE : ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR	31
LUDOVIC MIZITRANO : ÉDUCATION PRIORITAIRE	35
ECLAIRAGE SUR L'ÉDUCATION : 40 ANS D'ÉDUCATION PRIORITAIRE	39
MONA HITTI-BERNIA : ÉDUCATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE	40
AMALE COSMA : PETITE ENFANCE	44
ECLAIRAGE SUR L'ÉDUCATION : AUX ORIGINES DE LA CONFIANCE	48
MARINE JANNARELLI : SPORT	49
LES ETATS GÉNÉRAUX DE L'ÉDUCATION ORGANISÉS PAR VERSLEHAUT	53
NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS	54

NOS PROPOSITIONS



Glossaire:

- AESH : Accompagnant d'enfant en situation de handicap qui ont pour mission de favoriser l'autonomie de l'élève en situation de handicap, qu'ils interviennent au titre de l'aide humaine individuelle, de l'aide humaine mutualisée ou de l'accompagnement collectif.
- ATSEM : Agent territorial spécialisé des écoles maternelles, qui a pour mission d'assister l'enseignant dans les tâches quotidiennes liées à l'accueil, la surveillance et l'animation des enfants en maternelle.
- AED : Assistants d'éducation, qui jouent le rôle de surveillants, soutiens pédagogiques, d'acteurs de prévention sécurité et interviennent au quotidien dans les collèges et lycées publics.

- BAFD : Brevet d'aptitude aux fonctions de directeur, diplôme qui permet d'encadrer des enfants et des adolescents en accueils collectifs de mineurs.
- CAPPEI : Certificat d'aptitude professionnelle aux pratiques de l'éducation inclusive.
- CCAS (et CIAS) : Centre communal d'action sociale (et centre intercommunal d'action sociale), qui a pour mission d'accompagner et de soutenir au quotidien les plus vulnérables et de faciliter l'accès aux droits.

- IA : Inspecteur d'académie, chargé du pilotage des établissements.
- IA-IPR : Inspecteur d'académie - inspecteur pédagogique régional.
- IEN : Inspecteur de l'Education nationale, chargé de l'évaluation des enseignements.
- MJC : Maisons des jeunes et de la culture, structures associatives qui ont pour objectif la responsabilisation et l'autonomie des jeunes citoyens.

- PMI : Protection maternelle et infantile, système de protection de la santé de la mère et de l'enfant qui organise notamment des consultations et des actions médico-sociales de prévention.
- REAAP : Réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents, qui met à disposition des parents des services et des moyens : rencontres et échanges entre parents, accompagnement de projets familiaux, soutien psychologique, actions culturelles, sorties familiales...
- VAE : Valorisation des acquis de l'expérience.

Après avoir appris que sa fille Alice était porteuse de troubles autistiques, cette ancienne avocate s'est engagée pour l'accompagnement des personnes neuro-atypiques.

STÉPHANIE



GRUET-MASSON

« On oublie la première brique de l'école inclusive : se reconnecter en tant qu'êtres humains ! »

ÉCOLE ET AUTISME : ITINÉRAIRE D'UNE MÈRE

Alice a quinze ans, elle est passionnée d'histoire et de médecine et vient de passer son brevet. En classe, depuis toujours, elle détonne : elle crie son ennui, éclate de rire quand un professeur s'énerve. Année après année, elle dérouté ses camarades et interpelle ses professeurs. En choisissant d'accompagner sa fille, Stéphanie Gruet-Masson a changé de vie. Elle est devenue Job Coach auprès de personnes autistes et a créé un podcast « Tous pareils ou presque ».

VersLeHaut : Alice votre fille, a suivi toute sa scolarité à l'école, « en milieu ordinaire » et elle entre aujourd'hui en seconde. Peut-on dire qu'elle est représentative d'une génération « école inclusive » ?

Stéphanie Gruet-Masson : La loi de 2005¹ est évidemment un progrès puisqu'elle ouvre l'école aux enfants en situation de handicap. J'ai pourtant été avocate, mais ce texte n'a pas eu d'impact dans le déroulé de la scolarité d'Alice, ni n'a représenté de recours particulier. L'école est mal en point, les choses ne vont pas en s'arrangeant, et les élèves comme Alice en cristallisent les difficultés.

Je pense que nous n'avons pas vraiment les moyens aujourd'hui de discuter de pédagogie ou de méthodes pour mieux prendre en compte le handicap en milieu ordinaire. En revanche, nous avons un peu de prise sur des petites choses du quotidien, à l'école et autour de l'école. C'est à ce niveau-là que j'aimerais aider les parents, les enseignants et les élèves, notamment par mon podcast².

Ma parole est à prendre avec précaution : certes

le diagnostic d'Alice a été difficile à recevoir, j'en ai énormément souffert, mais par la suite, je n'ai pas rencontré de « murs ». Mes conseils veulent porter sur des choses simples, que l'on peut mettre en place.

VLH : Les professeurs d'Alice ont-ils adapté leur enseignement à ses troubles autistiques ?

S. G.-M. : Je ne me suis pas confrontée à l'école comme un bloc institutionnel. J'ai rencontré différents éducateurs et chacun avait sa manière d'aborder l'autisme d'Alice. Certains enseignants n'ont rien mis en place de particulier, d'autres ont manifesté un engagement sans limites.

L'adaptation est de toute façon complexe, car l'autisme n'est pas intuitif. Le plus utile est de comprendre comment, en tant qu'autiste, on peut se sentir en surcharge sensorielle, avoir du mal à demander de l'aide ou à interpréter des situations sociales alors que d'un autre côté, on peut apprendre, comprendre et mémoriser sans problème des connaissances. Certains enseignants m'ont dit qu'ils considéraient ma fille exactement comme les autres élèves de la classe. Je comprends bien leur démarche, elle est pleine de

¹. La loi de 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées reconnaît à tous les enfants le droit à une scolarisation ordinaire, au plus près de leur domicile et à un parcours ordinaire.

². « Tous pareils ou presque » est un podcast qui explore les multiples facettes de l'autisme et de

... la neurodiversité à travers les témoignages croisés des parents, des professionnels et des personnes autistes elles-mêmes. L'objectif est de permettre aux familles concernées, de faire un pas de côté et de retrouver inspiration et pouvoir d'agir. Il permettra aussi à tous ceux qui, sans être personnellement concernés, croisent parfois le chemin de ces personnes « extraordinaires » de mieux les comprendre, loin des idées reçues.

bonne volonté, mais ce n'est malheureusement pas comme ça qu'ils peuvent l'aider, au contraire. Pour l'accompagner, il faut comprendre les 80% immergés de l'iceberg : ses particularités sensorielles, son mode de traitement des informations, son énorme fatigabilité...

Des associations existent pour faire entendre le témoignage d'un adulte autiste, et le seul fait de l'entendre peut complètement changer le paradigme dans la prise en compte d'un enfant souffrant de troubles autistiques. De manière générale, la coopération des enseignants avec des experts du médico-social quand elle est possible est un maillon essentiel.

J'essaie de rassurer les professeurs et de leur dire de ne pas chercher à situer Alice sur une grille de progression classique. Les progrès que l'on souhaite pour un enfant TSA sont plutôt de l'ordre de la création d'un lien social et émotionnel. Les compétences psychosociales se développent d'ailleurs et pourraient rendre visible ce type d'apprentissages.

VLH : Quel est le rôle des parents face aux équipes enseignantes qui ont en charge un enfant porteur de handicap ?

S. G.-M. : J'essaie de trouver ma juste place : à la rentrée, j'explique au professeur principal en quoi ma fille est particulière, je lui donne une fiche explicative avec quelques idées à mettre en place puis je me tiens à sa disposition, mais en retrait.

C'est délicat de la part des parents de donner des conseils aux enseignants. Les premiers sont dans la crainte et veulent protéger leurs enfants. Les seconds sont souvent débordés. Au final, les deux sont sur la défensive.

En revanche, si chacun sort de sa posture et se met à la place de l'autre, le dialogue peut s'ouvrir. Tout le monde est capable d'entendre la peur que ressent un parent pour son enfant, tout le monde peut comprendre les conditions difficiles dans lesquelles les

Les adultes qui m'ont tendu la main alors que je me renfermais ont eu raison de le faire.



enseignants exercent aujourd'hui. D'humain à humain, on peut mettre en place les bases de la coopération. On parle d'outillage et de formation, ce qui est évidemment important, mais on oublie la première étape : celle de se parler, et d'observer attentivement l'enfant. Et à défaut d'autre chose, c'est déjà énorme.

VLH : Sensibiliser les camarades de classe peut être à double tranchant : on risque de leurs faire perdre leur naturel face au handicap et en même temps, c'est nécessaire pour inclure l'enfant. Pensez-vous que la classe puisse être coopérative face au handicap ?

S. G.-M. : Là aussi, il y a des enfants qui se démarquent : des pépites, qui prennent ma fille en affection pour son originalité et sa franchise. Et les autres qui, pour la plupart, « font avec ». Ce que je cherche à éviter à tout prix, c'est le rejet, les moqueries, ou l'apitoiement.

De manière générale, je pense qu'il est toujours bénéfique d'expliquer les particularités de l'élève aux camarades. L'enfant porteur de handicap est le premier concerné, c'est à lui qu'il faut demander l'avis lorsque c'est possible. Il faut surtout le faire avec délicatesse et en étant conseillé, par le psychologue de l'enfant par exemple, pour ne pas risquer de commettre certaines maladresses qui ne sont pas sans conséquences pour l'enfant concerné.

Une autre voie possible : s'adresser aux parents d'élèves. Avec l'autorisation des professeurs, je leur distribue une feuille en début d'année avec quelques mots sur Alice, pour les aider à répondre aux interrogations de leurs enfants face au handicap. Je ne leur dis pas en revanche quelle attitude pourraient adopter leurs enfants.

VLH : Est-ce que cela génère une forme de coopération entre parents ?

S. G.-M. : Certains parents sont venus me voir ensuite et m'ont exprimé leur soutien. On m'a demandé parfois si elle souhaitait être invitée aux anniversaires, on m'a proposé de l'aide. Je me souviens très précisément de chacun de ces gestes.

C'est inestimable. Les parents d'enfants handicapés sont nombreux à dire qu'ils souffrent d'isolement. Le vide peut se créer autour d'eux par pudeur ou parce que c'est effrayant, intimidant. Mais c'est aussi eux qui créent ce vide. Quand j'allais chercher Alice à l'école maternelle, tout était douloureux. Voir d'autres enfants montrer leur dessin à leurs parents était une souffrance. Alice n'avait pas ces réflexes simples, dont d'autres parents ne se rendent même pas compte. En conséquence, je suis devenue parfois ce parent pas très sociable qui ne reste pas à la sortie d'école. Les adultes qui m'ont tendu la main alors lorsqu'ils n'y étaient pas invités ont eu raison de le faire.

Les enseignants m'ont dit à quel point le handicap était porteur pour une classe et pour leur propre pédagogie.

VLH : Considérez-vous que le fait qu'Alice puisse aller à l'école est une chance pour elle ?

S. G.-M. : C'est une chance que nous ayons eu les moyens de l'accompagner et d'y consacrer du temps et de l'énergie, tout en la maintenant dans le système public et l'école de quartier.

Mais l'école est une épreuve. Le brevet a généré énormément d'anxiété chez Alice. Elle est passionnée d'Histoire, mais elle n'a pas la capacité de concentration pour finir sa copie. On lui a demandé quelque chose qu'elle n'était pas en mesure de produire. Après cela, elle m'a confiée qu'elle se sentait capable de vivre son année de seconde mais qu'elle arrêterait ensuite : le bac lui paraît insurmontable.

Dans ces moments-là, on se demande si tout ça en vaut la peine. Nous tâchons d'affronter le présent, et de considérer chaque année scolaire sans trop penser à la suite – un exercice difficile car son handicap nous invite à anticiper le plus de scénarios possibles.

Et pourtant... L'école est probablement le meilleur endroit où elle puisse être : c'est là qu'elle sociabilise et que les autres enfants apprennent à côtoyer le handicap. Les enseignants, à plusieurs reprises, m'ont dit à quel point le handicap était porteur pour une classe et comment les adaptations pédagogiques pouvaient aider les autres élèves, voire les faire progresser eux-mêmes.

Chaque année, Alice progresse, imperceptiblement, sur des compétences sociales que je suis parfois la seule à percevoir. J'en informe les profs, qui me confient souvent leur sentiment de « ne servir à rien ». C'est faux : elle a osé demander de l'aide pendant le cours, c'est énorme pour un enfant TDAH ! Elle a eu une interaction de deux minutes avec un camarade, une victoire ! Ça ne se joue à rien, de petites interactions qu'il faut saisir au bon moment.

Écouter le podcast
« Tous parents ou presque » :



propos recueillis par :
Camille de Foucauld

COMPRENDRE LE SPECTRE AUTISTIQUE FT. ARTHUR



Marion Denis et Arthur lors de l'enregistrement du podcast.

Dans cet épisode du podcast témoignage de VersLeHaut, *Jeunes&Brillants*, nous abordons un sujet trop souvent ignoré : le spectre autistique qui concerne environ 700 000 personnes en France¹. Il s'agit d'une condition neurodéveloppementale qui influence la manière dont une personne perçoit le monde et interagit avec les autres et dont les manifestations sont extrêmement variées. Elles sont à la source de défis importants en matière de communication et de comportements répétitifs, mais aussi de talents et de capacités remarquables dans des domaines spécifiques.

VersLeHaut est allé à la rencontre d'Arthur, 24 ans, diagnostiqué après le bac d'un trouble du spectre autistique, associé à un trouble déficitaire de l'attention. Il explique que pendant sa scolarité, il a compensé sans le savoir, retardant ainsi la détection de son autisme. Le diagnostic a révélé qu'il n'avait pas de difficultés intellectuelles, mais plutôt des particularités de comportement et de communication.

1. Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale): Dossier Autisme. <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/autisme>

« Je ne définis pas mon spectre autistique comme une maladie mais plutôt comme une manière particulière d'interagir avec les autres »

« Mes diagnostics, je les ai eus en post-bac. Toute ma scolarité, je l'ai faite à peu près normalement. On a compris après coup que j'avais beaucoup compensé. »

Arthur ponctue sa journée de routines précises. Chaque matin, il définit un objectif clair pour se concentrer sur une ou deux tâches, ce qui l'aide à rester focalisé et productif. Il a également reçu la reconnaissance qualité travailleurs handicapés (RQTH), aide matérielle et symbolique non négligeable.

Aujourd'hui, il utilise son expérience et son parcours pour aider les travailleurs indépendants handicapés à vivre de leur activité tout en préservant leur santé, illustrant ainsi comment il transforme ses défis en opportunités pour soutenir les autres.

Le podcast aborde également les stigmas et idées reçues autour de l'autisme, notamment les clichés véhiculés par les médias. En s'exprimant au micro de *Jeunes&Brillants*, Arthur incarne son engagement pour les personnes autistes : il souhaite plus que tout qu'elles parviennent à s'exprimer sans intermédiaire, pour elles-mêmes.

Le podcast est disponible sur toutes les plateformes :



CAROLINE



Caroline Mathias-Guyader, ancienne nageuse et professeure de mathématiques au collège depuis plus de 20 ans, déploie au quotidien une pédagogie variée pour répondre aux besoins de ses élèves et cultiver leur motivation.

« Avoir du plaisir et se sentir bien sont des conditions indispensables pour les apprentissages »

MATHIAS-GUYADER

LES BESOINS DE L'ÉLÈVE, PHARE DE LA LIBERTÉ PÉDAGOGIQUE

Transmettre des connaissances. C'est en apparence la mission première de l'enseignant. Et ce d'autant plus dans le second degré où le professeur enseigne une matière spécifique dont il est un spécialiste. Mais la réalité du terrain est souvent têtue ! Pour pouvoir enseigner les mathématiques, il faut parfois passer par des astuces, des chemins détournés et surtout s'intéresser à l'enfant, à l'adolescent derrière l'élève.

De nombreux enseignants font ce constat : la pédagogie exige souvent d'aller sur des terrains éloignés de l'image qu'on se fait initialement de ce métier. Le parcours de Caroline Mathias-Guyader en témoigne. Elle qui est arrivée presque par hasard à l'enseignement, n'hésite pas à mettre en mouvement ses élèves, à se soucier de leur plaisir et de leur bien-être, sans jamais rogner sur ses exigences académiques.

Du bassin à la salle de classe

Caroline a toujours été une élève studieuse, mais sa jeunesse a avant tout été consacrée à sa passion : la natation. Détail loin d'être anecdotique car cette expérience a largement nourri son approche de l'enseignement. En premier lieu parce qu'une passion, ça fait prendre conscience qu'on peut se plonger corps et âme dans une activité sans ressentir tous les efforts consentis comme une contrainte. Mais également parce que cette expérience sportive l'a sensibilisée à l'unité de sa propre personne : tête, corps et cœur ne peuvent être dissociés.

« Avoir du plaisir et se sentir bien sont des conditions indispensables pour les apprentissages » résume Caroline, présentant par là-même ce qui structurera largement

son approche pédagogique aussi bien sur le bord du bassin – elle a également été entraîneuse – que dans la salle de classe.

Pour mettre en œuvre cette approche, elle a dû acquérir petit à petit les outils et la confiance nécessaires pour oser emmener ses élèves là où ils n'avaient pas forcément l'habitude d'aller.

S'installer progressivement dans son rôle

L'entrée dans la carrière d'enseignante n'a pas été une évidence. Malgré un succès au Capes, où elle s'était inscrite pour suivre ses amis, Caroline hésite, demande une année de disponibilité pour préparer l'agrégation, prétexte surtout pour ne pas sauter tout de suite dans le grand bain.

S'ensuit une année de stage à Bourges où la solidarité entre enseignants lui permet de vaincre ses appréhensions. Puis c'est l'affectation à Combs-la-ville en 2001 dans un collège difficile qu'elle quittera assez vite pour Villecresnes où elle s'établit pour 18 ans.

Cette stabilité a été salutaire pour introduire par petites touches les éléments qui lui permettront de

poursuivre ses convictions : des concours de mathématiques, où les méthodes sportives pouvaient trouver toute leur place, du travail en groupe, de la classe mutuelle, un peu de yoga...

La classe traditionnelle, elle l'a pratiquée aussi mais a tendance à s'en détacher : « Je me suis rendu compte a posteriori que le cours magistral ne fonctionnait pas. » Un constat qui a participé à son envie de pratiquer la classe inversée depuis quelques années.

La classe inversée, sursaut pédagogique

En 2014, Caroline découvre qu'elle souffre d'une maladie suffisamment grave pour la conduire à arrêter le sport. Ce choc va susciter chez elle le courage d'aller au bout de ses aspirations pédagogiques. Car elle sentait déjà depuis quelques temps qu'elle butait sur certains obstacles dans sa démarche de se porter au plus près des besoins des élèves ; qu'elle faisait trop la même chose pour tout le monde.

Intéressée depuis quelques temps par la pratique de la classe inversée, inspirée notamment par Nicolas Lemoine et Cyril Michaud, deux enseignants et formateurs en mathématiques dans l'académie de Créteil¹. Ce modèle pédagogique inverse les rôles traditionnels : les élèves découvrent les nouvelles leçons à la maison via des vidéos, et les cours en classe sont consacrés à des exercices pratiques et à des discussions approfondies.

Durant l'année scolaire 2016-2017, une fois son stage de formation terminé, Caroline annonce aux élèves : « on va essayer une nouvelle méthode, je ne l'ai jamais fait, on va tester trois semaines, si ça ne marche pas on va trouver des solutions. » Ce qui n'a pas été facile à mettre en place : il a fallu créer des vidéos, organiser des méthodes pour les travaux de groupe.

Au bout de trois semaines, elle propose un petit sondage aux élèves : quasiment tout le monde avait été emballé, ils voulaient continuer. Seuls quelques élèves marquaient leur réticence : les « perturbateurs » que le travail en groupe avait privé de leur public et ceux qui étaient déjà à l'aise avec une méthode très scolaire.

Le choc de sa maladie va susciter chez elle le courage d'aller au bout de ses aspirations pédagogiques.

Pour Caroline, cette expérimentation confirme son diagnostic : le cours magistral ne fonctionnait pas. Le rythme n'était adapté à personne.

En conseil de classe et en réunion parents-profs, les parents se révèlent également plutôt enthousiastes.

Coopération autonome

La classe inversée est aussi l'occasion pour Caroline de renforcer les pratiques coopératives et autonomes au sein de sa classe. Pour découvrir les notions comme pour les approfondir par des applications, les élèves sont répartis en petits groupes. Une façon de travailler qui n'a rien de spontané pour la plupart des élèves et qui nécessite d'être accompagnée.

Caroline développe au fil du temps quelques outils précieux. Une distribution des rôles entre élèves de chaque groupe pour que chacun trouve sa place plus facilement dans l'activité collective. Ou encore une drôle de pyramide colorée, un « tétra-aide »², qui permet à chaque groupe de signaler visuellement sa situation de travail : tout va bien/on a des questions non bloquantes/on est bloqués/on n'arrive pas à travailler à cause du bruit...

Une configuration qui permet de limiter les interventions de l'enseignant au strict nécessaire pour la bonne marche du travail en classe.

Ne pas s'arrêter aux apprentissages formels

Pour Caroline, enseigner ne se limite pas à la transmission de connaissances. Elle croit fermement en l'importance de considérer les élèves dans leur personne entière – corps, cœur et tête. Cette approche se traduit par des initiatives comme des exercices de mise au calme, inspirés du yoga, ou des modules centrés sur la découverte de soi et des autres³ – autour, par exemple, des forces de caractère, ces valeurs qui

1. Qui animent également les cours de mathématiques de la plateforme Lumni : www.lumni.fr

2. Inspiré d'une initiative de Bruce Demaugé-Bost, enseignant en élémentaire : www.bdemaugé.free.fr

Caroline croit fermement en l'importance de considérer les élèves dans leur personne à part entière : corps, tête, coeur - une approche qui se traduit par des initiatives en classe.

s'expriment à travers les actions de chacun et sont autant de qualités utiles pour soi et pour les autres – une réflexion sur les besoins du groupe, etc... Mais également des petites attentions au quotidien : des petit post-it – « courage », « tu vas y arriver » - sur les tables pour le brevet blanc, un travail autour des actes de gentillesse pour la semaine du bonheur à l'école.

Prendre soin d'eux et des autres peut être une façon pour les élèves de retrouver une motivation, de reprendre pied à l'école. Comme pour ces élèves du dispositif relais qui sont identifiés comme « en voie de déscolarisation et de désocialisation » et à qui sont proposés des ateliers de remobilisation⁴. Caroline anime cette année avec ces élèves dix séances destinées à révéler leurs « talents cachés ». A l'issue d'une séance consacrée au corps agrémentée d'un soupçon de yoga, un élève lui confie même « madame, vous m'avez fait revivre ! ».

Elle encourage également les projets concrets qui relient les enseignements à des situations réelles, afin de donner du sens aux apprentissages. Participer par exemple au projet 100 000 entrepreneurs⁵ permet aux élèves de mettre en relation leur vécu scolaire et leur devenir professionnel à travers des interventions extérieures, des témoignages....

Prendre le temps, ne pas brusquer

Vis-à-vis des élèves, comme des collègues ou des parents, la nouveauté, le pas de côté, peuvent être perçus avec une certaine réticence. En arrivant récemment dans un nouvel établissement, Caroline a pu le constater. Son approche est parfois jugée saugrenue, voire « bisounours » par certains.

« L'idée n'est pas d'imposer, de brusquer mais au contraire de prendre son temps, de laisser venir les choses » observe-t-elle avec philosophie. Ainsi, tel élève de 3^{ème} qui ne participait pas lors des moments « respiration »

et qu'elle surprend à s'y appliquer le jour de l'examen du brevet. Ou telle collègue dubitative à son arrivée et qui lui annonce quelques années plus tard avoir suivi plusieurs de ses propositions.

Jamais à court d'idées

En parcourant le site personnel de Caroline⁶, on se rend compte du foisonnement de ses initiatives, de son souci d'aller toujours chercher de nouvelles idées, de nouveaux outils pour coller au mieux aux besoins de ses élèves. De continuer à se former également.

Elle encourage également les projets concrets qui relient les enseignements à des situations réelles, afin de donner du sens aux apprentissages.

Elle va d'ailleurs prochainement préparer un nouveau diplôme d'université, « Promouvoir la motivation et le bien-être à l'école ». Elle se réjouit de cette perspective. Pas seulement pour elle, mais également pour l'institution. « C'est très bien que l'Education nationale s'empare de cette question ! » nous glisse-t-elle.

Au vu de son expérience, nous étions déjà convaincus ! —

3. Sur la base d'outils créés par l'association Scholavie :

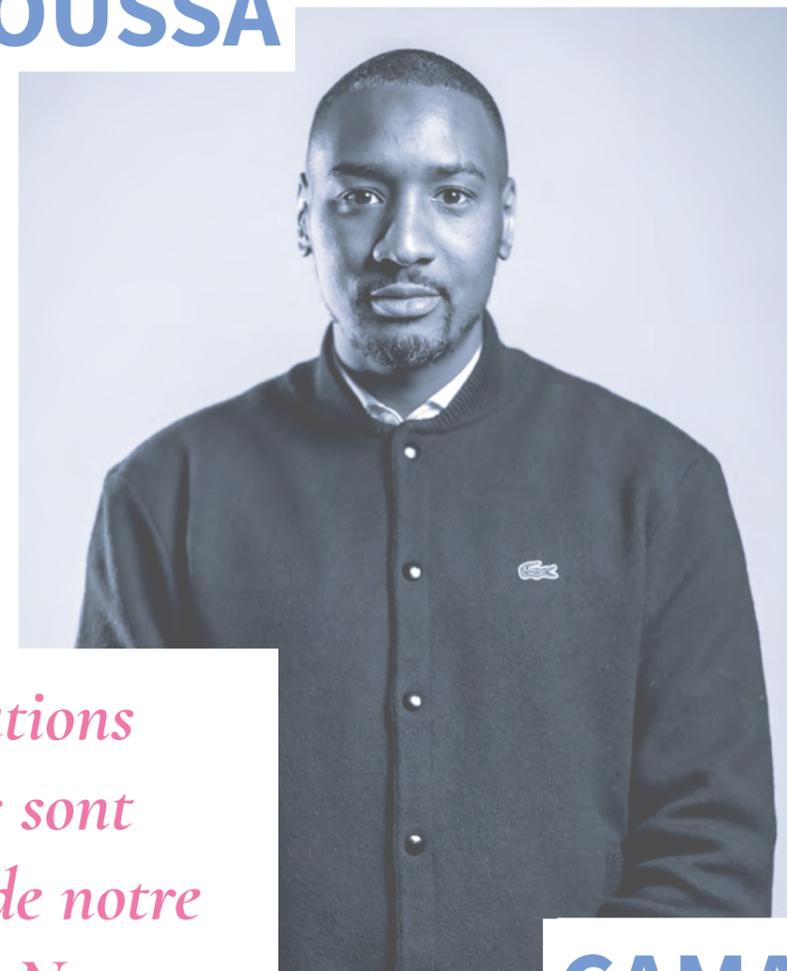
www.scholavie.fr/outil_pedagogique/cartes-autour-des-forces/

4. www.eduscol.education.fr/902/les-dispositifs-relais

5. www.100000entrepreneurs.com

6. aufildesmaths.fr
Portrait réalisé par Stephan Lipiansky.

MOUSSA



CAMARA

« Les relations humaines sont au cœur de notre approche. Nous croyons que chaque jeune a besoin de sentir qu'il est soutenu et valorisé. »

Entrepreneur engagé depuis plus de 16 ans, Moussa Camara a grandi à Cergy Pontoise, dans le Val-d'Oise, dans le quartier de la Croix-Petit. C'est là qu'a commencé son engagement associatif. Après avoir obtenu un bac professionnel en logistique, il crée en 2007 sa première association, *Agir pour Réussir*, et fonde, en 2015, *Les Déterminés* qui vise à accompagner toutes les personnes animées par l'envie d'entreprendre.

ICÔNE D'UNE JEUNESSE QUI A ENVIE

L'éducation se trouve à un carrefour décisif. La nécessité de former des jeunes prêts à affronter les défis du 21^e siècle est plus que nécessaire. C'est dans ce contexte que Moussa Camara, entrepreneur et fondateur de l'association *Les Déterminés*, se distingue par son approche de l'éducation et de l'entrepreneuriat. Son engagement à fournir aux jeunes des outils et des opportunités pour réussir est non seulement inspirant, mais également essentiel pour construire une société résiliente et prospère. Lors de notre entretien, Moussa partage sa vision, ses réussites et ses projets futurs, offrant un regard sur l'avenir de l'éducation et l'importance de l'entrepreneuriat comme moteur de changement social.

VersLeHaut : Pourriez-vous nous parler de votre parcours éducatif et de la manière dont il a influencé votre vision actuelle de l'éducation ?

Moussa Camara : Mon parcours éducatif a été marqué par de nombreux défis. J'ai grandi à Cergy, une banlieue parisienne où l'accès aux ressources éducatives n'est pas toujours facile. J'ai connu des moments de doute et de découragement, mais j'ai aussi eu la chance de croiser des enseignants et des mentors qui ont cru en moi. Ces expériences m'ont fait réaliser l'importance d'un soutien personnalisé et m'ont inspiré à créer des solutions pour aider les jeunes à surmonter les obstacles qu'ils rencontrent.

Quand j'étais plus jeune, je voulais devenir maçon pour construire ma propre maison et d'autres maisons. C'était un rêve d'enfant. Finalement, je ne suis jamais devenu maçon, ce rêve s'est évaporé avec l'âge. C'est un métier trop technique. *(Rires.)*

J'ai fait mes études jusqu'à obtenir un bac professionnel. C'était un bac pro logistique. Ça me plaisait. J'ai eu la chance de faire des stages en intérim avant même de rentrer dans la filière logistique, donc je savais un peu de quoi il s'agissait. C'est un métier de réflexion et d'analyse, et j'aimais bien ça. Je n'ai pas choisi cette filière par vocation, mais parce qu'elle m'intéressait. Ce n'était pas non plus un choix imposé par mes professeurs. J'avais fait deux ans de BEP comptabilité avant, mais je ne me voyais pas derrière un bureau avec des chiffres, même si la logique de calcul m'intéressait.

Après mon bac pro, j'ai voulu me lancer dans le monde du travail. En 2007, j'ai créé ma première association, *Agir pour Réussir*, et par la suite, *Les Déterminés*.

VLH : C'est en 2015, que vous fondez *Les Déterminés*. Comment cette idée vous est-elle venue ?

M.C. : La réflexion a commencé en 2013. Entre 2011 et 2013, j'ai beaucoup voyagé aux États-Unis et j'ai vu comment ils utilisaient le levier économique pour avoir un impact sur les populations et communau-

tés éloignées des opportunités. J'ai vu des entrepreneurs philanthropes investir leur argent pour créer une émancipation sociale, culturelle et économique. Cette idée m'a touché et j'ai pensé que l'économie pouvait être un levier pour aider plus de monde.

J'avais aussi monté ma première entreprise dans les télécoms et l'informatique à 21 ans. Je me suis dit qu'on pouvait allier l'entrepreneuriat et l'impact social. Je voyais beaucoup de jeunes dans mon quartier avec des idées et des projets, mais sans opportunités. Alors ma mission était de créer des passerelles pour qu'ils puissent réaliser leurs projets, trouver un emploi ou créer leur entreprise. Si leurs entreprises réussissent, elles seront valorisées et pourront générer des emplois ainsi que de la richesse. C'est pourquoi j'ai pensé que l'entrepreneuriat pouvait être un levier dans mon approche, c'est ainsi que sont nés *Les Déterminés*.

Et aujourd'hui, *Les Déterminés* est une structure associative qui propose un programme d'accompagnement pour ceux qui veulent développer une entreprise. À ce jour, ce sont plus de 1 500 personnes qu'on a accompagnées. On arrive bientôt à 1 600 personnes. Il y a un peu plus de 700 entreprises qui sont lancées, qui sont sorties de nos programmes.

VLH : On peut dire que le pari est réussi. Et la relation des jeunes entre eux, c'est important pour vous ?

M.C. : Oui. Ce qui est beau c'est de voir les jeunes créer des liens entre eux. Ils ne se connaissent pas au début, mais à la fin, ils s'entraident dans leurs projets, certains s'associent ou collaborent. Ce lien d'entraide se crée même entre les différentes promotions. C'est important. Le projet est avant tout profondément humain, bien au-delà d'un simple programme entrepreneurial classique. Ce sont des individus avec leurs faiblesses, leurs doutes, leurs forces, et leurs talents. En somme, c'est une histoire humaine enrichissante.

Je souligne d'ailleurs souvent que ce sont des personnes issues de parcours et d'expériences de vie variés. Ils viennent de milieux différents, de régions différentes. Ils se nourrissent les uns des autres, chacun apporte sa contribution unique. Dans les programmes

des Déterminés, j'ai souvent l'impression de voir une mini-France, une représentation véritable de la diversité française. Aujourd'hui, nous accueillons des personnes des villages, des quartiers populaires, parfois même de l'étranger avec des origines diverses. C'est extraordinaire.

VLH : Il y a des parcours de jeunes qui vous ont marqué ?

M.C. : Il y a beaucoup d'exemples. Je me souviens d'une jeune fille lors de la deuxième promotion à Paris. Elle était impressionnée par le lieu de sélection -parce qu'on fait toujours en sorte de choisir de beaux lieux pour que les jeunes ne restent pas dans leur quartier- et voulait faire demi-tour. Je l'ai encouragée à passer l'entretien. Elle avait un projet de cosmétique qui n'a pas fonctionné, mais elle a gagné confiance en elle, a repris ses études et a obtenu un Bac +5. Aujourd'hui, elle a un job et sa vie a été transformée grâce à ce programme.

VLH : Est-ce que le système éducatif actuel vous semble adapté pour développer l'esprit d'entreprise chez les jeunes ?

M.C. : Le lien entre l'école et l'entreprise est compliqué, mais il est primordial. Il faut préparer les jeunes dès le plus jeune âge, notamment en les éduquant à la prise de parole. Savoir s'exprimer et passer des messages ouvre des portes. Il est important de revoir le système éducatif pour préparer les jeunes au monde du travail et de l'entreprise. Nous devons faire découvrir le monde de l'entreprise aux enfants pour leur donner des idées sur la réalité de ce qu'ils peuvent faire.

Je conseille aux institutions de s'inspirer des pratiques extérieures en observant ce qui fonctionne bien ailleurs, et de réfléchir à comment adapter ces modèles à nos écoles. Il est également essentiel de collaborer étroitement avec les associations locales, qui sont en contact direct avec les jeunes et connaissent bien leurs problématiques. En établissant de tels partenariats, on favorise l'ouverture d'esprit. Il est

crucial que ces initiatives dépassent le cadre des établissements individuels pour devenir une politique nationale, mise en œuvre à grande échelle.

VLH : Il y a des choses qui ne vont pas selon vous aujourd'hui dans le système éducatif ?

M.C. : Les enseignants et les directeurs d'école font de leur mieux avec des ressources limitées et dans des conditions parfois difficiles. Il faut donc commencer par améliorer ces conditions. Ensuite, il est essentiel de donner aux directeurs d'école la liberté de prendre des initiatives, de collaborer avec des associations, de faire découvrir diverses choses aux élèves, et surtout d'impliquer les parents. C'est fondamental.

Pour moi, il y a des choses à changer dans l'éducation, revaloriser les enseignants, mettre les écoles à niveau, dans les bonnes conditions. Il y a un vrai travail de fond à faire.

Et donner l'autorité et la responsabilité aux directeurs d'écoles. C'est important.

Moi, je viens de l'école publique, et il y a des manquements, c'est compliqué. Quand j'étais en CP, j'ai passé une année sans professeur. Toute ma classe a dû redoubler en raison de cette absence d'enseignant. Donc on faisait quoi ? Des coloriages, des collages, on s'occupait comme on pouvait, on allait à l'école mais sans véritable enseignement. C'est une réalité que j'ai vécue personnellement.

LES DÉTERMINÉS



© DTR Promotion 46 - Promotion 2024 de Marseille Les Déterminés

Fondée par Moussa Camara en 2015, l'association *Les Déterminés* vise à accompagner toutes les personnes animées par l'envie d'entreprendre. Par le biais d'une formation entièrement gratuite de 6 mois, dispensé par des professionnels et qui met à disposition tout un réseau d'entrepreneurs et de dirigeants de grands groupes et d'experts, pour favoriser la structuration et le développement de leur entreprise toujours animé par le même *leitmotiv* : « l'entrepreneuriat pour tous ». Ce sont plus de 1530 entrepreneurs issus des quartiers et zones rurales qui ont pu bénéficier de ce programme, dont 64% de femmes.

Chaque porteur de projet place une grande confiance entre les mains de toute l'équipe des Déterminés. Leur responsabilité est de permettre d'exploiter au maximum le potentiel des jeunes entrepreneurs et de les aider à trouver leur place dans l'écosystème entrepreneurial.

L'association s'engage à respecter chaque individu sans aucune distinction, en valorisant l'inclusion de tous. Elle s'engage également à soutenir chaque projet, pourvu qu'il soit respectueux et économiquement viable, et à partager son expertise et son réseau pour

Ce sont plus de 1530 entrepreneurs issus de quartiers et zones rurales qui ont pu bénéficier de ce programmes, dont 64% de femmes

permettre aux entrepreneurs de se développer.

Initialement orienté vers les quartiers prioritaires de la politique de la ville, le programme d'accompagnement est élargi aux habitants des milieux ruraux qui connaissent les mêmes problématiques liées à l'entrepreneuriat. Au-delà de l'axe entrepreneurial, la structure développe à l'échelle nationale des programmes d'employabilité à destination des jeunes éloignés de l'emploi.

LES DÉTERMINÉS



En savoir plus sur Les Déterminés

GENEVIÈVE

Geneviève œuvre dans le secteur de la protection de l'enfance depuis plus de 15 ans. Elle en connaît tous les rouages. C'est avec conviction qu'elle décide d'ouvrir un lieu de vie et d'accueil en Sologne, sur ses terres d'origines.



DE FOUCAULD

« Notre but est de nourrir d'expériences de vie positives les enfants qui nous sont confiés. »

PROTÉGER LES ENFANTS : UN PROJET DE VIE

Geneviève avait onze ans lorsqu'elle a imaginé son premier lieu de vie et d'accueil. C'était dans les grands cahiers qui trainaient sur le bureau de son grand père qu'elle a rêvé, comme on joue à la poupée, un lieu d'accueil. Quarante ans plus tard, elle ouvrira la Maison des Bois, un lieu de vie et d'accueil qui héberge des enfants et adolescents en situation de vulnérabilité.

De la pension au lieu de vie

Après le décès de sa mère, Geneviève le dit elle-même « j'ai été ballotée à droite à gauche », une année en pension, deux ans chez sa tante, un an chez des amis, puis chez son oncle, et à 16 ans dans une chambre de bonne. La majorité passée et le baccalauréat en poche, elle enchaîne 7 années de « galères et petits boulots » tout en donnant naissance à deux enfants.

Le tourbillon de la vie l'amène à devenir directrice d'un établissement médico-social, et découvre qu'elle est à sa place. Formidablement accompagnée, elle a pu cultiver ce qu'elle appelle sans prétention son « talent », c'est-à-dire sa « capacité à avoir une vision synthétique d'une situation complexe, à poser un diagnostic et à trouver la direction à prendre ».

Et finalement, il y a 7 ans, au lendemain de son mariage, elle décide d'ouvrir un lieu de vie avec son mari, Iohan, qui la suit dans cette nouvelle aventure.

La Maison des Bois : un lieu de vie et d'accueil « sur mesure »

Un lieu de vie et d'accueil est une structure sociale qui accueille et héberge enfants et adolescents en situation de vulnérabilité. Il s'est construit en alterna-

Chaque lieu de vie a sa particularité, et est profondément incarné par ses fondateurs.

tive aux structures d'accueil traditionnelles (familles d'accueil ou maison d'enfants à caractère social) et met l'accent sur un accompagnement personnalisé, « sur-mesure ». Chaque lieu a sa particularité, et est profondément incarné par ses fondateurs.

Celui de Geneviève, par exemple, créé avec son mari, Iohan, privilégie sur un environnement familial. En s'installant en Sologne, sur ses terres d'origine, Geneviève retrouve ses racines qui lui tiennent particulièrement à cœur. Alors la Maison des Bois – nom attribué à son lieu de vie et d'accueil – doit être cet endroit sécurisant, apaisant et structurant, ouvert sur le monde, pour faire grandir l'enfant.

Geneviève et Iohan, ou plutôt Nasa et Nasu¹ pour les enfants, sont les fondateurs mais aussi les responsables et résidents permanents de la Maison des Bois. Ils incarnent la permanence du lien, une valeur fondamentale aux lieux de vie qui se caractérisent par le fait de vivre dans la même maison que les enfants. Par cette valeur, ils proposent un mode d'être et de vivre ensemble différent de ce que les enfants ont connu

¹. Marraine et parrain, en roumain.

Tous les enfants de l'Aide Sociale à l'Enfance souffrent de troubles de l'attachement.

auparavant. Et même si ces derniers le rejettent, « ils sauront que ça existe », que d'autres manières de vivre ensemble sont possibles.

« Je suis mon propre outil de travail »

Les fondateurs de ces lieux ont tous un vécu, comme s'ils commençaient une deuxième vie. Il est évident qu'ils ont chacun leur spécificité à apporter aux enfants placés. Iohan et Geneviève ont balbutié un peu avant de trouver. « On a fini par comprendre que la nôtre était celle de pouvoir accompagner les enfants carencés, ceux qui n'ont rien reçu. »

Les adultes peuvent aider ces enfants à se réparer seulement s'ils font face à leur propre réparation avant. Pour Geneviève, « la priorité c'est mon équilibre, parce que si je ne vais pas bien alors les enfants ne vont pas bien ». D'autant plus que ces derniers repèrent très bien les failles des adultes. Geneviève et Iohan se font toujours accompagner, notamment par une ancienne directrice de MECS².

Mais ils restent des humains, et ont parfois des faiblesses. Dans ces métiers, la personne (le vécu, le corps, la personnalité) constitue l'outil de travail, alors Geneviève n'hésite pas à montrer ses imperfections aux enfants pour casser l'image lisse et parfaite des institutions. Ils sont trop habitués à grandir et interagir avec des « fonctions » (psychologues, éducateurs spécialisés, enseignants...) plutôt qu'avec des « humains ».

Leur surnom n'est d'ailleurs pas choisi au hasard. Être une marraine et un parrain, c'est un peu ce qu'ils essayent de faire, « pallier comme [ils peuvent] un empêchement parental de quelque nature qu'il soit » me l'explique Geneviève.

2. Maison Educative à Caractère Social

3. Aide sociale à l'enfance

4. Métaphore utilisée par l'Institut de la parentalité

5. Tous les prénoms ont été modifiés pour préserver l'identité des enfants accueillis à la Maison des Bois.

Être un porte-avion pour ces enfants

Tous les enfants de l'ASE³ souffrent de troubles de l'attachement. Ces troubles sont généralement le fait de lien insécure avec la personne qui prend soin d'eux, souvent la mère, au moment de la petite enfance. Lorsque ces troubles débordent, cela devient problématique.

Mais quel que soit l'enfant, tous ont besoin d'un « porte-avion »⁴ pour grandir en sécurité. Il s'agit généralement des parents, mais lorsqu'ils sont déficitaires, cela peut être les grands-parents, les oncles et tantes, ou, à défaut, des adultes de l'ASE.

En grandissant, ils ont moins besoin d'amour, une distance se crée dans laquelle ils vont épanouir leur responsabilité. Il reste nécessaire de leur offrir un cadre sécurisant, avec une réponse adaptée et constante, c'est le rôle du « porte-avion ».

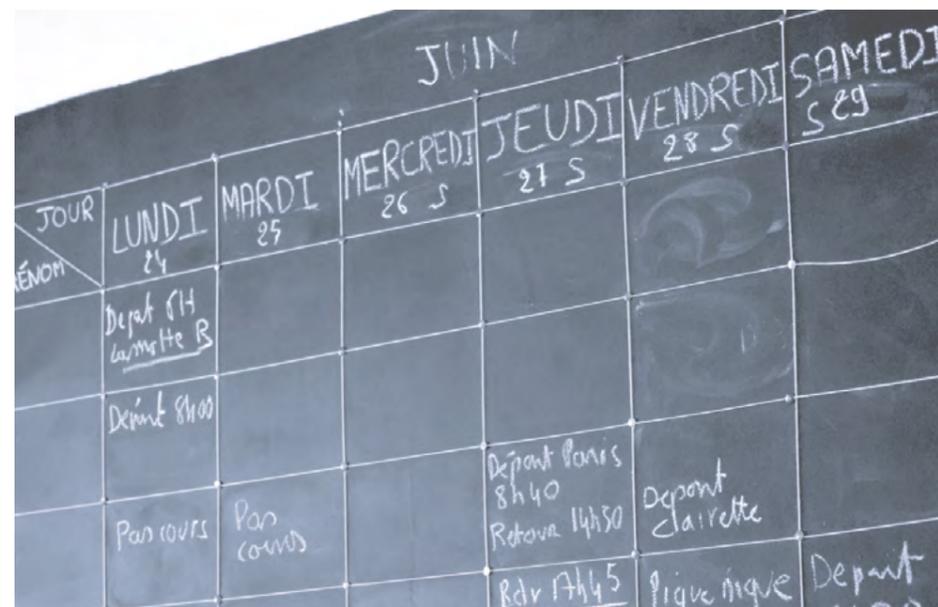
Si le porte-avion sécurise bien, le petit avion peut s'envoler en commençant par de petites excursions avant de se déployer pour de bon !

« Faire de la dentelle »

« On ne fait pas de l'éducation mais de l'éducation spécialisée ». Sans se substituer aux professionnels de santé, Geneviève explique qu'il faut leur porter un regard clinique pour pouvoir s'adapter à la particularité de chaque enfant tout en restant sur l'éducatif. Le lieu de vie devient l'épicentre d'une coopération entre les différents professionnels.

L'adaptation est à son maximum à la Maison des Bois. Geneviève me raconte qu'elle se fait livrer un dentifrice d'Inde pour essayer de sauver les gencives d'une des filles et Iohan explique être dans une forme d'« expérimentation permanente ». Que ce soit dans le comportement à adopter comme dans la réponse à donner : il faut inventer au fur et à mesure.

Derrière chaque geste, chaque action, se cache une intention éducative. Elle raconte le cas de Dylan⁵ qui rentrait tous les soirs de l'école avec le sac à dos plus rempli que le matin. Elle s'est aperçue qu'il volait des jouets. La réponse fut éducative : rendre les jouets, s'excuser auprès de chaque élève. Puis clinique : com-



prendre pourquoi il a agi de cette façon et trouver des solutions (souvent uniques) à ce comportement. La réponse n'est jamais punitive.

Un semblant de normalité pour des enfants « hors normes »

C'est en pensant chaque action avec une intention éducative que le quotidien devient un outil de travail. Iohan et elle ont pour but de permettre à ces enfants de vivre une vie la plus normale possible en sachant que la seule normalité que ces derniers souhaitent est celle d'être avec leurs parents.

Les exigences du lieu de vie peuvent apparaître comme de l'ordre du « tellement normal » (faire son lit, ranger sa chambre...), alors même qu'elles sont souvent vécues comme une forme de maltraitance par ces enfants placés.

Un constat émerge ces dernières années : ces enfants sont parfois devenus consommateurs de leur accueil et ne sont pas assez préparés à la vie d'adulte. Il faut aussi, malgré tout, qu'ils acquièrent le sens de l'effort et prennent conscience de la valeur du travail à la Maison des Bois.

Leur argent de poche est conditionné par leur implication dans la vie de la maison par exemple. A la fin du repas, alors que les enfants se préparent à partir en vacances, Nasa fait le bilan. « Pensez-vous mériter votre argent de poche ? l'intégralité ou une partie ? ». Les enfants sont honnêtes, en énonçant ce qu'ils pensent mériter. Cela correspond.

Jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus

« On fait des lieux de vie en fonction de ce que nous

sommes et de ce que nous pouvons apporter aux enfants qu'on accueille. » Il leur arrive de refuser des enfants que l'ASE veut leur confier lorsqu'ils considèrent ne pas avoir les compétences nécessaires.

Il leur arrive aussi de se séparer d'un enfant avant sa majorité. Geneviève identifie trois cas de figure. Le premier est celui d'une transgression massive de l'enfant, ce qui arrive très rarement. Le second, lorsqu'elle sent que Nasa et elle sont arrivés au bout de ce qu'ils peuvent apporter à l'enfant. Le dernier, quand il apparaît que la Maison des Bois n'est plus l'endroit où il peut le mieux s'épanouir.

Et parfois ils gardent un jeune même après la majorité. Comme Sarah qui est partie à 20 ans pour un centre d'accueil de jeunes majeurs en ville. Un lieu plus adapté à la construction de sa vie de jeune adulte.

Les jeunes ont tendance à chercher une rupture douloureuse, même lorsqu'ils aiment les gens qui les accueillent. « Ce sont des métiers souvent décourageants » dit Geneviève pourtant investie et engagée qu'importe les difficultés. Les éducateurs plantent des graines sans savoir si elles vont germer.

Alors pour prévenir la rupture avec le lieu de vie, Nasa et Nasu mettent de plus en plus en place un système de parrainage. Ce sont des personnes qui connaissent les enfants, qui gravitent autour de la Maison des Bois et avec qui ces derniers ont accepté de nouer une relation de confiance.

Les enfants savent qu'ils vont partir un jour, mais ont conscience que Nasa et Nasu, eux, vont rester. « un des enfants, en partant, m'a dit : « un jour Nasa, je reviendrai, et quand la voiture s'arrêtera devant le portail, Nasu sera heureux de me revoir ! », « et c'est vrai » raconte Geneviève.

Après une carrière dans les ressources humaines, Gaëlle Bougerol est élue locale depuis 15 ans en tant que conseillère municipale puis adjointe au maire.

GAËLLE



BOUGEROL

« Les élus locaux ont un vrai rôle à jouer mais on vient les chercher quand il y a le feu à la maison »

LA COMMUNE, ÉDUCATEUR DE PROXIMITÉ

À Yerres, une ville paisible proche de Paris, Gaëlle Bougerol incarne l'engagement local dans l'éducation. Pour elle, l'éducation dépasse largement les salles de classe de l'Éducation nationale, englobant des responsabilités variées, de la petite enfance aux activités sportives et culturelles, en passant par l'inclusion des enfants en situation de handicap. Dans un contexte où les responsabilités des collectivités locales viennent en contradiction avec les décisions centralisées, l'adjointe au maire plaide pour un service public d'éducation à taille humaine.

Je ne me considère pas faire de la politique, je m'investis parce que j'aime ma ville.

Des actions éducatives complémentaires de l'enseignement

Les actions éducatives sont nombreuses dans la commune, à l'exemple du Conseil municipal des jeunes : « ce projet à destination des élèves de CM2 permet de concrétiser l'enseignement moral et civique dispensé en classe ». Les jeunes candidats mènent leur campagne en septembre et sont élus en octobre. « Ils sont très investis sur des questions concrètes comme l'alimentation, comment fonctionne une restauration scolaire ».

La municipalité intervient aussi sur le temps scolaire en soutien des enseignants, par exemple au travers d'un permis piéton ou d'un permis internet. « Il y a 3-4 ans, nous avons aussi mené un gros travail sur le harcèlement, avant que l'actualité ne mette ce sujet sur le devant de la scène. On a fait un clip vidéo avec les enfants, qu'on diffuse régulièrement dans les écoles et ça accroche bien. Dès qu'on a un problème, on ne laisse jamais filer, on

À cheval sur un affluent de la Seine qui lui a donné son nom, Yerres forme un îlot de quiétude à une demi-heure de RER¹ de Paris. La petite ville offre à ses habitants un havre de verdure, non loin des tumultes du centre administratif et économique de Créteil. Gaëlle Bougerol y est élue depuis plus de 15 ans, conseillère municipale puis adjointe au maire. Elle a embrassé l'action publique après une carrière dans les ressources humaines : « je ne me considère pas faire de la politique, je m'investis parce que j'aime ma ville ».

On pense souvent en France que l'éducation c'est surtout l'Éducation nationale, son administration, son million d'enseignants. Que vient faire une élue locale dans cette affaire ? En réalité, mille et un aspects du quotidien forment une trame dont on sous-estime l'importance : petite enfance, activités sportives et artistiques, accueil des enfants en situation de handicap, délinquance, soutien aux familles, etc. L'éducation forme un empilement de responsabilités dont il reste difficile d'appréhender les limites et la cohérence : « souvent les projets arrivent d'en haut sans définition très claire », témoigne Gaëlle.

1. Réseau express régional : les trains qui relient Paris et les communes, de grande et petite couronne, qui forment son agglomération

Dès qu'on a un problème, on ne laisse jamais filer, on intervient tout de suite

intervient tout de suite ».

Pour Gaëlle, l'essentiel c'est la proximité : « on travaille au niveau très local avec l'inspectrice ». Plus que des changements d'organisation, elle plaide pour un service public à taille humaine : « on a des écoles à trois classes et le rectorat nous pousse à fusionner. Mais on y tient beaucoup, le rapport avec les enfants demande de la douceur ».

L'inclusion à l'épreuve du terrain

Sur le terrain du handicap, la commune est en première ligne, au travers d'une référente qui fait le tour des écoles tandis qu'une infirmière du CCAS² accompagne les professionnelles de la petite enfance dans la détection des besoins éducatifs particuliers, et les familles, le cas échéant, dans leurs démarches auprès de la MDPH³.

Un épisode l'a marquée : « il y a quelques années on a voulu ouvrir un dispositif ULIS⁴ pour les enfants autistes. L'IEN⁵ avait eu l'idée, nous aussi, sur le papier c'était merveilleux : un enseignant spécialisé, deux éducateurs, tout pour réussir. En fait, une galère monstrueuse, l'enseignante a été nommée la veille de la rentrée sans savoir où elle débarquait ; on a vu arriver des enfants de très loin qui n'avaient pas eu de place en IME⁶, un enfant de 8 ans qui n'avait jamais vécu en collectivité. Tout a craqué ».

Gaëlle souligne la distance entre les principes et les actes : « on en a souvent plein la bouche du handicap, mais sur le terrain, on est complètement abandonnés, et ça c'est terrible, parce que derrière il y a des enfants, des familles, qui sont en souffrance ».

Soutenir et valoriser les éducateurs

La commune s'appuie sur une trentaine d'animateurs, incontournables dans le quotidien des enfants.

Gaëlle regrette que leur travail soit pourtant trop souvent laissé dans l'ombre alors qu'ils constituent une ressource précieuse pour soutenir les enseignants et diversifier les apprentissages : « c'est un vrai métier, qui ne consiste pas à garder des gamins et les faire jouer au ballon. Ils présentent un projet pédagogique pour chaque vacance. Ce qui leur manque, c'est justement cette reconnaissance nationale de leur métier ».

La ville s'est attachée à leur garantir un statut et un emploi pour soutenir leur engagement. « À l'exception des surveillants des cantines, ils sont tous titulaires de la fonction publique territoriale, détiennent un BAFA⁷ et disposent d'un temps plein annualisé grâce au cumul des matins, midis, soirs et des vacances ».

La ville emploie également une trentaine d'ATSEM⁸ dans les petites classes. Leurs tâches sont précisément définies dans une charte co-construite et co-signée par les intéressées et les directions d'écoles : « nous avons décidé d'affecter un emploi à temps

On en a souvent plein la bouche du handicap, mais sur le terrain on est complètement abandonnés.

plein pour chaque classe de petite section et un emploi pour deux classes en moyenne et grande sections ».

Pour assurer l'attractivité de ces métiers, de la petite enfance, de l'éducation, du handicap, il reste indispensable de renforcer les perspectives de carrières et l'offre de formation continue : « avec l'IEN, nous envisageons de permettre aux ATSEM de participer à des formations organisées par le rectorat aux côtés des enseignants, par exemple sur la détection et la prise en charge des besoins éducatifs particuliers ».

Prévention de la délinquance et soutien aux familles

Les émeutes de juillet 2023 ont beau avoir été assez calmes à Yerres, le sujet reste sensible : « la sécurité constitue un pilier du contrat avec nos habitants, dans un département qui connaît beaucoup d'épisodes de violences et qui détient le record national du nombre de rixes ».

La ville en quelques chiffres :



Carte d'identité de la ville de Yerres (91) :

- 30.000 d'habitants, dont 20% de moins de 15 ans (INSEE, 2021)
- Communauté d'agglomération Val d'Yerres Val de Seine qui regroupe 9 communes et 180.000 habitants

- 7 crèches collectives
- 10 écoles maternelles
- 6 écoles élémentaires
- 2 collèges
- 1 lycée professionnel
- 1 maison parentale
- 1 maison des jeunes

Les policiers ont-ils aussi une mission éducative ?

« Oui, mais n'oublions pas qu'ils sont également une cible ! Sur la prévention de la délinquance, nous animons une cellule de veille avec la police nationale et les deux principaux des collèges de la ville ». La commune a aussi ouvert une Maison des jeunes, très pro-active avec ses dix animateurs très à l'écoute des 600 jeunes Yerrois inscrits.

Pour autant, la situation la préoccupe : « on a vu la violence évoluer chez les enfants. Je me souviens d'un jeune de 5^{ème}, très difficile, qui avait jeté des pierres sur les élus lors d'une cérémonie. Je l'ai reçu, avec sa famille, pour comprendre, et lui ai promis de le prendre en stage s'il se conduisait correctement. » Gaëlle conclut avec ses propres incertitudes : « il n'a pas vraiment tenu le contrat, mais bon, on l'a pris quand même, peut-être ai-je eu tort ? Avec les agents du service technique, il a compris qu'il n'aurait pas le dessus et ça s'est très bien passé finalement. Depuis, on a un peu perdu le lien avec la maman. C'est dommage... »

Pour mieux accompagner les familles, le centre communal d'action sociale a ouvert une Maison de la parentalité, qui accueille également les femmes victimes de violences.

Vers un service public local de l'éducation ?

Malgré tout, « les citoyens ont du mal à faire la différence entre le rôle du ministère et celui du maire ». La question financière lui semble cruciale : « la suppression de la taxe d'habitation a fait beaucoup de mal.

On fait de la dentelle, la proximité reste la priorité

S'il y a des services publics, il faut que tout le monde ait conscience de participer à l'effort. Rien n'est gratuit, il y a forcément quelqu'un qui paye au bout ».

Alors que les communes financent près de la moitié du budget des écoles, faudrait-il leur donner davantage de responsabilités, y compris sur le temps scolaire ?

« Je n'y suis pas favorable, ça créerait des disparités et ce n'est pas notre métier ».

Souvent, une bonne idée à Paris se révèle inadaptée quelques kilomètres plus loin : « en 2014 lors de la réforme des rythmes scolaires on a mené un sondage auprès des habitants qui se sont clairement prononcés pour le maintien à 4 jours. Nous avons donc choisi de ne pas y aller d'autant que nos associations locales restent peu professionnalisées. Les gens travaillent et ne sont pas forcément disponibles en fin d'après-midi pour encadrer les activités des enfants ».

« Les élus locaux ont un vrai rôle à jouer mais on vient les chercher quand il y a le feu à la maison ». Elle appelle à sortir d'une vision trop centralisée, où les idées priment souvent sur la réalité, d'autant que la succession des crises souligne les limites de politiques éloignées du quotidien des citoyens. « Le mille-feuille, c'est le serpent de mer ! » reconnaît-elle au sujet du partage des compétences entre communes, départements et régions.

« L'échelle intercommunale est pertinente pour les grosses infrastructures, mais à la mairie, on fait de la dentelle, la proximité reste la priorité », conclue-t-elle.

8. auxiliaires territoriales spécialisées des écoles maternelles qui constituent de plus en plus des binômes avec les enseignants de maternelle et que la récente convention entre l'État et l'Association des maires de France s'attache à mieux reconnaître et valoriser.

2. centre communal d'action sociale

3. Maison départementale des personnes handicapées qui instruit les demandes des familles

4. Unité localisée pour l'inclusion scolaire, qui regroupent les élèves en situation de handicap dans les écoles pour adapter leurs apprentissages à leurs besoins.

5. Inspectrice de l'éducation nationale qui coordonne le travail des enseignants du premier degré sur le plan pédagogique.

6. Institut médico-éducatif qui accueille les enfants qui ne peuvent être scolarisés en milieu ordinaire, qui se sont raréfiés en France depuis la loi de 2005 pour l'école inclusive.

7. Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur en accueils collectifs de mineurs délivré par les associations certifiées par le ministère chargé de la jeunesse.

POUR UNE ÉCOLE FÉDÉRATRICE :

3 PROPOSITIONS POUR (RE)FAIRE DE L'ÉDUCATION LE CIMENT DE NOTRE DÉMOCRATIE

L'école est au fondement du contrat républicain. Mais confrontée à une multiplication d'injonctions aussi impératives que contradictoires, elle peine à y répondre. VersLeHaut formule 3 propositions pour remettre l'éducation au cœur de notre projet de société.



Lire notre publication dans son intégralité

1. Du prêt-à-porter au sur-mesure : personnaliser l'éducation

Soucieuse de la réussite de tous les élèves, l'école reste paradoxalement fondée sur le primat des enseignements généraux. Les difficultés des élèves invitent à revisiter la notion même de « fondamentaux » en plaçant la personne au cœur des apprentissages.

Comment ?

- Renforcer la place des compétences psychosociales (CPS) au travers d'une plus grande complémentarité entre enseignements scolaires et activités périscolaires ;
- Démocratiser le collège en donnant une plus grande part aux enseignements pratiques et collectifs, et en permettant une véritable orientation grâce à une éducation au choix dès l'entrée au collège.

2. De soliste à chef d'orchestre : les enseignants, clés de voûte de l'école

La crise d'attractivité du métier d'enseignant souligne la violence institutionnelle qui étouffe les vocations et épuise les meilleures volontés. La revalorisation de la condition enseignante appelle des réponses ambitieuses en termes de responsabilités et de déroulement des carrières.

Comment ?

- Revaloriser tous les salaires en alignant la part indemnitaire sur les autres fonctionnaires de catégorie A ;

- Clarifier les missions des enseignants, dont le travail hors-classe représente entre 30% et 80% des missions ;
- Ouvrir les carrières pour accueillir de nouveaux profils et encourager la mobilité professionnelle des enseignants.

3. Du château-fort au jardin public : l'école au centre du village

Avec 45 000 sites, l'école est le premier réseau de service public en France. Le service public de l'éducation doit mieux s'appuyer sur l'échelon local, de la maternelle au collège afin de renforcer la cohérence et la continuité de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans.

Comment ?

- Confier la mise en œuvre des politiques éducatives au bloc communal, au travers de projets éducatifs locaux ;
- Accroître les partenariats éducatifs locaux avec le tissu associatif, les parents d'élèves et les entreprises ;
- Renforcer les capacités d'orientation et d'évaluation de l'État en faisant évoluer les missions des corps d'inspection. —

NOTRE ÉCOLE AUJOURD'HUI, C'EST...

900 000 ENSEIGNANTS POUR **12,7 MILLIONS D'ÉLÈVES**, SOIT UN ENSEIGNANT POUR **14** ÉLÈVES

22 % D'ÉLÈVES DE 6^{ÈME} SCOLARISÉS DANS LE PRIVÉ, POUR **14%** EN CM2

50 % DES JEUNES QUI ESTIMENT AVOIR ÉTÉ MAL ACCOMPAGNÉS DANS LEUR ORIENTATION

25 % DE LA DÉPENSE INTÉRIEURE D'ÉDUCATION QUI EST ASSURÉE PAR LES COLLECTIVITÉS

L'intégralité de notre analyse est à retrouver dans notre décriptage.

ROSE



Née à Colombes, dans les Hauts-de-Seine, Rose Ameziane est directrice générale de Digital College et de ses écoles affiliées. Chroniqueuse, elle est aussi l'auteure d'À la force du cœur, l'immigration en héritage, la nation en partage, son autobiographie.

AMEZIANE

« Quand on perce le plafond de verre, il y a encore un plafond de béton au-dessus qu'il faut aussi surmonter »

L'ALTERNANCE POUR BRISER LES PLAFONDS DE VERRE

Lissue initialement du domaine de la gestion de carrière, Rose Ameziane s'est tournée vers l'éducation pour s'engager envers la jeunesse. À la tête de Digital College qui forme les étudiants en alternance au "digital et social media", elle aspire à les accompagner vers la réussite en mettant en œuvre une méthodologie inclusive et innovante. Son objectif est d'offrir des opportunités éducatives enrichissantes et pratiques, afin de préparer les étudiants à relever les défis de la société actuelle.

VersLeHaut : Qu'est-ce qui vous a poussée à vous intéresser au domaine de l'éducation ?

Rose Ameziane : Je viens du domaine de la formation, initialement de la gestion de carrière. Je ne cherche pas seulement à aider les personnes à trouver un emploi, mais à trouver un bon emploi. Les milieux de l'insertion et de la formation sont connexes. Bien que j'aie auparavant travaillé avec tous les publics dans l'insertion et la formation, je me suis maintenant spécialisée auprès des jeunes, d'une part sur la partie sociale, d'autre part sur le plan professionnel, notamment dans l'enseignement supérieur.

C'est aussi et surtout ma rencontre avec Ridouan Abagri, le président de Digital College, qui a été le déclencheur de mon engagement pour l'éducation. Ce fut une rencontre humaine et intellectuelle marquante. En effet, Ridouan et moi partageons la même vision et avons traversé des situations similaires : la

*La devise de Digital College :
on ne recrute pas l'élite, on la forme.*

discrimination liée à notre origine et la méconnaissance de l'Éducation nationale. Cette injustice commune a facilité notre connexion.

Par ailleurs, j'ai toujours été très engagée sur des sujets sociétaux, notamment la question des inégalités sociales. L'éducation est l'un des premiers leviers pour réduire ces inégalités et tenter de relancer l'ascenseur social en panne. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés, Ridouan et moi, autour de l'ADN et de la devise de Digital College : « *On ne recrute pas l'élite, on la forme* ».

VLH : Qu'apporte de particulier Digital College à ses étudiants ?

R.A. : Notre objectif n'est pas de rechercher les meilleurs pour qu'ils restent les meilleurs mais de trouver des personnes motivées, et de leur fournir tous les moyens pédagogiques nécessaires pour devenir les meilleurs. En effet Digital College dispose des formations initiales qui permettent aux étudiants de suivre un cursus académique complet, souvent sur une période de trois à cinq ans, avec des cours dispensés par des professionnels. En plus des formations initiales, Digital College propose des formations en



alternance. Cette formule combine apprentissage en entreprise et cours.

Les étudiants peuvent rencontrer des personnalités influentes, participer à des projets professionnels et relever des défis lancés par de grandes entreprises ou des personnalités publiques, enrichissant ainsi leur expérience d'apprentissage.

Nous offrons une bonne qualité d'instruction grâce à nos enseignants, qui sont pour la plupart des professionnels en activité. Nous mettons en avant des modules opérationnels, portés par des experts, ce qui donne une vision très concrète des compétences à acquérir.

VLH : On constate que vous avez plusieurs responsabilités : vous êtes chroniqueuse pour BFM, à la tête d'un centre de formation pour l'insertion professionnelle, et directrice générale de Digital College et de ses écoles affiliées. N'est-il pas difficile de jongler avec autant de rôles ?

R.A. : Je suis en effet très occupée (*rires*). Il n'y a pas de lignes imperméables entre mes différentes activités ; elles s'auto-alimentent. Je me suis engagée dans l'associatif parce que mon objectif est de modifier l'ordre établi et de pouvoir accompagner les habitants des quartiers populaires. Je crois qu'à travers Digital College, nous y parvenons clairement.

Par exemple, nous avons créé un hackathon solidaire, où nous avons mobilisé 250 étudiants pour

Mon objectif est de modifier l'ordre établi et de pouvoir accompagner les habitants des quartiers populaires.

réaliser un challenge. Ce projet a permis à 25 associations d'améliorer ou de créer leur communication, de rencontrer des influenceurs, et à l'association gagnante d'avoir l'humoriste et influenceur Just Riadh pour parrain.

Ce hackathon a offert des expériences enrichissantes et des compétences aux étudiants, tout en contribuant réellement à l'impact des associations en améliorant leur communication. Je crois que l'engagement citoyen est crucial et c'est l'une des valeurs que Digital College soutient.

VLH : Au regard de tout ce que vous avez déjà réalisé au cours de votre carrière, de quoi êtes-vous fière aujourd'hui ?

R.A. : À partir du moment où je change l'ordre établi, j'ai le sentiment d'avoir réussi. Je ressens une immense satisfaction en voyant les étudiants réussir leurs examens, en accompagnant une association, ou même en transmettant un CV qui conduit à un emploi.

En réalité, je suis plus préoccupée par mes projets à venir que par mes succès passés. Je trouve difficile de savourer mes réussites car je me concentre sur ce qui arrive.

VLH : En ce qui concerne l'enseignement supérieur, quelle est votre opinion sur l'état actuel de l'éducation ? Avez-vous une vision globale sur ce sujet ?

R.A. : Je pense que les étudiants d'hier comme d'aujourd'hui ont toujours du mal à déterminer leur avenir professionnel. L'alternance a apporté beaucoup de choses positives et le nombre d'alternants augmente singulièrement : on en compte presque un

million en France aujourd'hui. Elle permet aux étudiants de financer leurs études et d'obtenir un revenu, ce qui est crucial pour lutter contre la précarité étudiante.

En outre, elle offre une éducation très opérationnelle et pratique, ce qui a été un succès aux yeux de nombreux gouvernements. Cette approche a permis à de nombreux étudiants de poursuivre leurs études, contrairement à l'université où le taux d'abandon est d'environ 30%. Dans les écoles proposant l'alternance, ce taux varie généralement entre 15% et 25%, selon les études.

Je crois aussi que les étudiants ont le droit de changer de vie professionnelle plusieurs fois. Il ne faut pas penser que le diplôme obtenu ou leur premier emploi obtenu aujourd'hui doit nécessairement définir toute leur carrière. On met trop de pression sur les étudiants en leur disant qu'ils ne peuvent pas se tromper.

VLH : Quels conseils pourriez-vous donner à un jeune qui vient de débiter sa carrière professionnelle ?

R.A. : Ma recommandation est simplement d'aller jusqu'au bout de leur cursus actuel. Encore une fois : il a le droit de se tromper et de changer de voie. Il ne doit pas hésiter à saisir les opportunités et à accepter l'aide qui lui est offerte. En rencontrant des gens, il doit être capable de saisir les occasions qui se présentent et toujours se dire : « *Oui, je suis capable et je peux réaliser de belles choses.* »

Je reviens souvent sur ces mêmes sujets, mais c'est important. Lorsqu'on est enfant d'un milieu modeste, même si l'on a l'envie de conquérir le monde, parfois, on s'enferme dans un petit univers en pensant que ce que l'on a est déjà pas mal. En réalité, il faut se dire : « *Je vais casser mon enclos, je vais briser les murs autour de moi.* » Je le dis souvent, quand on perce le plafond de verre, il y a encore un plafond de béton au-dessus qu'il faut aussi surmonter. Il faut toujours se dire qu'on peut aller encore plus loin.

Et de manière générale, il est essentiel de se demander : « *Qu'est-ce qui me plaît ? Qu'est-ce qui me passionne ?* » Trouver du plaisir dans ce que l'on fait doit

être une boussole. On ne le dit pas assez, mais on passe une grande partie de notre vie au travail. Autant choisir un métier qu'on aime, ou du moins un métier dans lequel on se sent utile et où l'on a des choses à apporter.

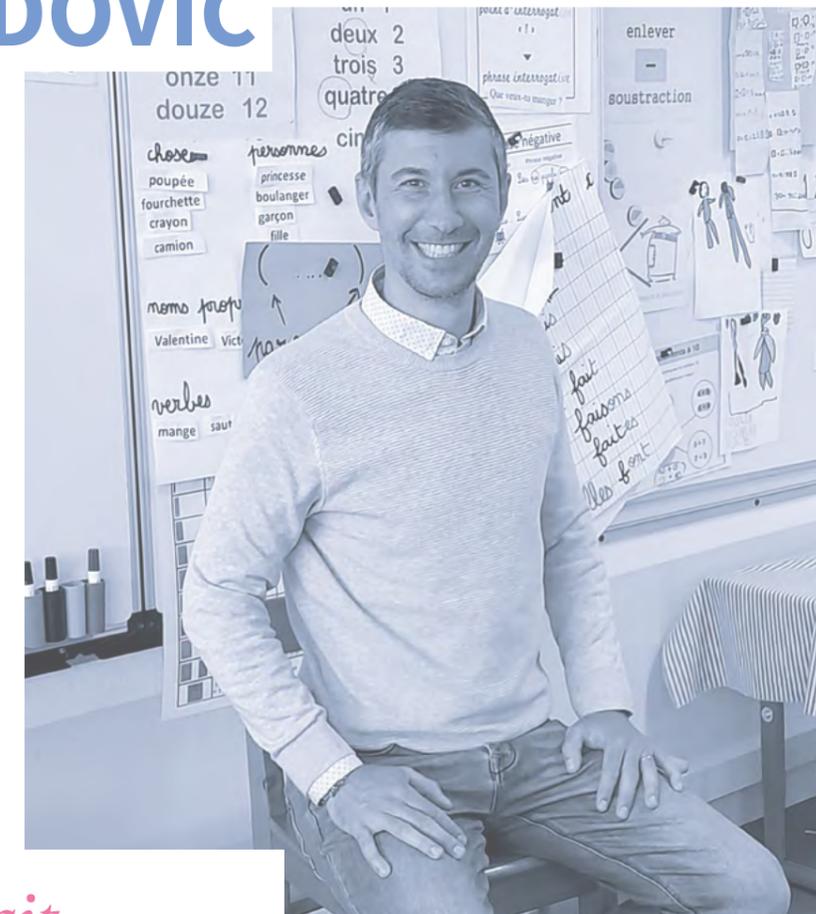
VLH : Quelles sont, selon vous, les compétences comportementales clés qui jouent un rôle crucial dans la progression professionnelle ?

R.A. : Aujourd'hui, la confiance en soi et la prise de parole en public sont devenues des compétences comportementales primordiales pour réussir une carrière. Ceux qui maîtrisent la communication avancent plus rapidement.

Cependant, l'éducation française offre peu d'occasions pour pratiquer l'oralité, à part quelques exercices de récitation et le grand oral du bac, mais ce n'est pas suffisant. Des changements sont nécessaires pour améliorer notre rapport à la prise de parole et à l'expression. Bien que des concours de pitch et des épreuves d'éloquence existent, la préparation reste insuffisante.

Nous devrions nous inspirer des cultures africaines, où parler en public est plus naturel et où l'humour et l'autodérision sont appréciés. Par exemple, dans mon pays d'origine, très politisé, les discussions politiques étaient fréquentes dès le plus jeune âge. Cela m'a beaucoup aidée à progresser. Les débats et les discussions sur des sujets d'actualité faisaient partie de la vie quotidienne, ils aident à développer des compétences en prise de parole chaque jour. —

LUDOVIC



MIZITRANO

« *Ce n'était pas un choix d'aller enseigner en Éducation prioritaire, mais c'est un choix d'y rester.* »

Ludovic Mizitrano est professeur des écoles en Éducation prioritaire depuis 13 ans. Il partage son métier avec Marie sa femme, qui enseigne en maternelle dans le même groupe scolaire.

PLONGÉE RAFRAÎCHISSANTE EN ÉDUCATION PRIORITAIRE

Ludovic Mizitrano est professeur d'une classe de CE1 à Bobigny, en plein cœur de Seine-Saint-Denis. Marie, son épouse, a la charge d'une classe de grande section de maternelle dans la même cité scolaire. Depuis qu'ils exercent ce métier, l'école s'est transformée, traversée par les grandes réformes de l'Éducation prioritaire, les dommages du confinement, et un besoin renforcé de coopération entre enseignants, parents et éducateurs.

1. Institut universitaire de formation des maîtres, aujourd'hui Écoles Supérieures du Professorat et de l'Éducation (ESPE)

2. Zone d'Éducation prioritaire, appellation devenue en 2014 Réseau d'Éducation prioritaire : les établissements d'Éducation prioritaire répondent à 4 critères non exclusivement scolaires : des taux élevés de boursiers, de familles au CSP défavorisées, de résidents en Zones Urbaines Sensibles et d'élèves ayant redoublés avant la 6ème. Le signe REP+ signifie Éducation prioritaire renforcée. Les REP représentent 12% des écoliers en REP, 7,8% des écoliers en REP+.

Une évidence

À l'instar d'un grand nombre d'enseignants, Ludovic a connu une première carrière avant de changer de parcours. Tout oppose le métier de commercial à une classe de primaire mais il effectue sereinement ce grand écart. Après cette brève expérience en entreprise, il choisit de s'orienter vers le métier qu'a exercé sa mère, celui qu'il a côtoyé quelques années plus tôt en tant que surveillant et animateur de centres de loisirs. Une place l'attendait au sein du corps enseignant et sur les bancs de l'IUFM¹, il rencontre Marie, qui deviendra sa femme.

Tous les deux, depuis 13 ans, exercent « avec ferveur » le métier éternel de professeur des écoles en Éducation prioritaire. Leur parcours, loin d'être toujours paisible, se déroule pourtant sans coupures, ni signes d'usure.

« On est arrivés là parce qu'on était jeunes »

A l'époque où ils ont embrassé cette carrière au début des années 2010, le sigle ZEP² n'évoque pas grand-chose au quotidien. Le découpage social et scolaire qui en découle implique une meilleure association de ces établissements particuliers aux politiques de la ville, mais l'impact dans les classes est relatif. « On ne savait pas vraiment si on était en ZEP ou pas. On ne choisissait pas son établissement en fonction de cela. On est arrivés là parce qu'on était jeunes ».

En une dizaine d'années, par un renouveau des conditions d'exercice, le métier d'enseignant en

En une dizaine d'années, par un renouveau des conditions d'exercice, le métier d'enseignant en Éducation prioritaire est devenu une fonction spécifique



Les projets qui foisonnent entre les murs de l'école la placent au centre de la ville.

Éducation prioritaire est devenu une fonction spécifique. La prime associée à ces territoires a significativement augmenté. Depuis 2017, les petites classes sont dédoublées : Ludovic et Marie sont donc chacun responsable d'un groupe-classe de 12 élèves. Une réforme qui les a amenés à refondre entièrement leurs pratiques pédagogiques ces dernières années.

Les dispositifs REP soutiennent le travail des enseignants

« Ce fut bien un choix de rester en Éducation prioritaire », confie Ludovic et sa femme. Alors qu'une affectation proche de leur domicile se profile, ils la refusent et décident de poser durablement leurs bagages à Bobigny. C'est en discutant avec des collègues d'autres établissements qu'ils mesurent la richesse de ce que recouvre le label.

Les classes dédoublées par exemple, facilitent largement la mise en place de ces projets qui pour beaucoup ne sont pas réalisables avec 25 ou 30 élèves. L'éducation artistique et culturelle s'épanouit au sein de ces petits groupes, qui laissent la place à une relation directe avec l'enseignant et favorisent les échanges entre élèves. Et dans ce climat où la communication est fluide, les enfants se sentent en confiance, plus libres d'interagir et de se déplacer. Les plus introvertis osent lever la main. L'attention de l'adulte est plus vive envers chacun d'entre eux. Pour Ludovic, l'impact est mesurable sur les progrès en lecture. « Cette année, en CE1, tous mes élèves étaient lecteurs. C'est rare. C'est une conjonction de circonstances, mais cette nouvelle organisation a joué positivement ».

À l'école primaire, les salles de classes sont désormais configurées comme celles de maternelle : avec

des espaces consacrés à la graphie, à la lecture, aux maths. La continuité est renforcée, l'arrivée en CP est moins vertigineuse pour les enfants qui peuvent encore se mouvoir sur des temps d'autonomie.

Enfin, les projets qui foisonnent entre les murs de l'école la placent au centre de la ville. Marie est responsable Éducation au développement durable, en lien avec la mairie qui a mis à disposition un référent écologie auprès des écoles REP³. Un jardin pédagogique est apparu⁴. Une association de quartier a apporté son appui, ainsi que des parents volontaires, venus désherber avec les élèves. Pour ce projet, la classe du SEGPA⁵ du collège a construit des bacs où l'on a planté des fraisiers.

L'inclusion est plus qu'un défi, c'est un obstacle

« C'est très compliqué, pour tout le monde » répond immédiatement Ludovic quand on le questionne au sujet de l'Éducation inclusive, soit la prise en compte des enfants porteurs de handicap à l'école. Des enseignants rompus à l'exercice du métier étaient, cette année, sur le point de craquer.

Il faut du temps avant de diagnostiquer les troubles d'un enfant, du temps pour qu'il soit accompagné par une AESH⁶ quand c'est nécessaire, du temps encore pour savoir quoi mettre en place pour l'aider. « On a besoin de psys, de kinés, de professionnels de santé autour de nous. On peut centraliser les informations sur la prise en compte de l'enfant, mais on ne peut pas porter toutes ces casquettes ».

Ludovic évoque également les conséquences du confinement sur les jeunes enfants. Certains d'entre eux ont été aspirés par les écrans pendant cette pé-

3. Réseau d'Éducation prioritaire (voir ZEP ci-dessus)

4. Jardin partagé

5. Section d'enseignement général et professionnel adapté qui accueille des jeunes de la 6e à la 3e présentant des difficultés scolaires importantes.

6. Accompagnante d'enfant en situation de handicap.



riode : ils en viennent parfois à ne plus savoir dissocier un trouble de l'attention et de l'hyperactivité (TDAH) d'un usage excessif des écrans. La sensibilisation aux dangers du numérique est devenue un moment incontournable lors des rencontres avec les parents. « Depuis le confinement, une partie de notre métier est de livrer bataille contre les écrans ». Presque tous les rendez-vous sont des occasions de leur rappeler de « réduire, réduire, réduire », de « ne rien lâcher, même si on sait que c'est une solution de facilité ».

La sensibilisation aux dangers du numérique est devenue un moment incontournable lors des rencontres avec les parents.

L'investissement des enseignants est le cœur battant d'une école

Les professeurs comme Marie et Ludovic sont nombreux à se consacrer à leur établissement sans compter leurs heures, à repousser au plus loin les limites de leur engagement au rythme des années. Ils ont pris ancrage dans une équipe pédagogique autour de laquelle les enseignants contractuels et remplaçants, assez nombreux, gravitent en continu. Avec ou sans Éducation prioritaire, affirment-ils, l'important est la stabilité et l'investissement des équipes. Car pour générer ce dynamisme, il est indispensable de pouvoir compter sur un groupe de professeurs soudés.

L'expérience des plus anciens est le terreau du décloisonnement des classes. Sauf exception : certains enseignants, enlisés dans leurs habitudes, sont avertis au changement. Mais ils sont encouragés par d'autres, qui proposent de garder ouvertes les portes de la classe. En fonction des emplois du temps et des matières, les élèves rejoignent des groupes inter-classes, sous l'égide d'autres professeurs que le leur. Un travail en équipe s'impose en filigrane : les enseignants s'accordent sur la constitution des groupes en fonction des niveaux, sur la répartition de certaines matières (anglais ou sport), sur un projet de fin d'année commun. « Cette organisation suppose une bonne ambiance, une bonne alchimie entre collègues. Ça nous incite à nous lancer, à sortir de notre zone de confort, à progresser ».

Quand un nouvel enseignant débarque, surtout quand il débute ou qu'il est contractuel, Ludovic et Marie viennent systématiquement l'aborder. Leur rôle, disent-ils, est de se soutenir, de se rappeler que la patience vient avec l'expérience, et que c'est dans le partage des pratiques que l'on trouve un second souffle.

40 ANS D'ÉDUCATION PRIORITAIRE :

DÉSILLUSIONS SOCIALES, NOUVEAUX MODÈLES ÉDUCATIFS ?

Tenir compte du milieu social des élèves pour favoriser leurs apprentissages : c'est ce que relève l'Éducation prioritaire en dessinant une carte d'établissements spécifiques. VersLeHaut dresse le bilan de 40 ans de réformes.



Lire notre publication dans son intégralité

En 1981, le gouvernement de François Mitterrand applique les principes de la très anglo-saxonne discrimination positive, décidant d'allouer plus de ressources aux territoires marqués par un fort échec scolaire. L'appellation de ces territoires – ZEP, RAR, ECLAIR, RRS, REP..., a évolué, les moyens se sont multipliés. De plus en plus d'établissements ont été progressivement associés à ce label, qui répond à 4 critères : taux de boursiers, de familles de CSP¹ défavorisées, de résidents en ZUS² et d'élèves ayant redoublé avant la 6^{ème}.

Un système qui souffre d'avoir été mis en place par tâtonnements politiques.

L'EP³ s'érige assez timidement, à coups de réformes organisationnelles et de créations de postes d'enseignants, et ne constituera jamais un modèle fixe. Au gré des alternances politiques, elle se traduit progressivement par le besoin de nouer et de renforcer des liens sur un territoire : entre écoles et collèges, entre établissements et acteurs sociaux, équipes pédagogiques et familles.

Éducation prioritaire et Politique de la ville sont les deux versants d'une même ambition.

La création de la « Politique de la ville » en 1990 a pour objectif de lutter pour l'insertion sociale des familles et l'insertion professionnelle de ces jeunes, à

l'instar de l'éducation prioritaire. Dans les deux cas, il s'agit de mettre en lumière la conjonction des difficultés qu'encourent des populations d'origines sociales défavorisées.

Un frein à sa réussite : l'absence de mixité sociale.

Pourtant, c'est une forme d'enclavement qui en résulte, du fait des comportements des classes moyennes. Dès les années 1990, on observe une fuite des familles les plus favorisées vers les établissements privés sous contrat. Ce phénomène souligne comment les politiques scolaires peuvent être mises en échec, voire se révéler contre-productives, au regard des comportements individuels.

Et pourtant, le futur de la pédagogie se dessine en Éducation prioritaire !

Les enseignants des REP sont les pionniers du renouvellement des pratiques éducatives : classes sans notes, autonomie des élèves, co-enseignement... Au-delà des primes, comment insuffler aux professeurs l'envie de s'engager pleinement et durablement pour ces élèves ?

20% DES ÉLÈVES EN ÉDUCATION PRIORITAIRE, C'EST AUSSI ...

1 500 000 JEUNES DE 2 À 16 ANS

36 % DES ENSEIGNANTS ONT MOINS DE 35 ANS CONTRE 23% HORS-REP

4 % DU BUDGET DE SURCÔÛT DANS LES DÉPENSES PUBLIQUES

entre 20 % et 35 %*

C'EST L'ÉCART ACTUEL DE NIVEAU REP/HORS-REP ESTIMÉ, CONTRE UN OBJECTIF DE 10% EN 2010.

* En fonction des disciplines

1. Catégories Socio-Professionnelles

2. Zones Urbaines Sensibles

3. Éducation Prioritaire

L'intégralité de notre analyse est à retrouver dans notre décriptage.

6. En 2017, 50% des professeurs des écoles hors éducation prioritaire occupaient leur poste depuis plus de 4 ans pour 40% en éducation prioritaire. L'efficacité des mesures de fidélisation mises en place depuis attendent d'être mesurées.

Portrait réalisé par : Camille de Foucauld

Mona Hitti-Bernia, diplômée de HEC, a commencé sa carrière dans le domaine de la communication, un secteur qui la passionnait. En 2008, elle ressent une profonde envie de donner plus de sens à son travail. À 30 ans, elle fait le choix de rejoindre le Groupe SOS. Puis en 2018, Mona rencontre l'association Môm'artre dont elle est aujourd'hui directrice générale.

MONA



HITTI-BERNIA

« Mes parents m'ont planté les graines de l'importance du mélange et de la diversité. Pour moi, chaque personne, quelle que soit son origine sociale ou culturelle, a le potentiel de réussir »

L'ART DE LA MIXITÉ

À travers son parcours inspirant et son engagement, Mona Hitti-Bernia, directrice générale de l'association Môm'artre, nous invite à découvrir l'importance de la mixité sociale dès le plus jeune âge. En accueillant des enfants de tous horizons dans des lieux d'accueil artistiques, Môm'artre crée des ponts entre les différents milieux sociaux et les cultures par l'éducation artistique et culturelle.

À la rencontre de Mona...

Lors de notre entretien, Mona m'a partagé une partie de son histoire personnelle, qui éclaire son engagement pour la mixité sociale chez Môm'artre. Née d'un père libanais et d'une mère française, Mona a grandi dans un environnement profondément interculturel. Ses parents, expatriés au Brésil, lui ont offert une enfance marquée par la diversité.

« J'ai connu l'interculturalité dès mon plus jeune âge. J'ai débarqué en prépa à Paris après avoir passé mes premières années au Brésil avec ma sœur, » me raconte-t-elle. À 9 ans, sa famille s'installe à Saint-Germain-en-Laye, une ville très bourgeoise, pour l'inscrire au lycée international.

« J'ai fait tout mon lycée dans la section franco-portugaise, ce qui m'a permis de devenir bilingue en portugais. Mais ce qui était intéressant, c'est que la section portugaise accueillait non seulement des enfants de diplomates, mais aussi des enfants de maçons et de familles plus modestes. C'était une sorte de melting-pot unique, » explique Mona.

Cette expérience a été marquante pour elle. « Mes parents m'ont toujours poussée dans les études, mais ils ont aussi planté en moi les graines de l'importance du mélange,

On doit proactivement chercher des enfants de différents milieux pour garantir cette diversité

de la diversité. Mon père, par exemple, est parti de rien et a réussi grâce aux bonnes rencontres et à sa détermination. Cela m'a appris que chaque personne, peu importe ses origines sociales ou culturelles, a le potentiel de réussir. Je ne comprends pas le racisme. Pour moi, nous sommes tous des citoyens de la même planète, des êtres humains avant tout, » dit-elle avec conviction.

Elle reconnaît aussi les avantages matériels dont elle a bénéficié grâce à la réussite de ses parents, comme l'accès à une bonne éducation et à des ressources culturelles.

Ces valeurs se retrouvent aujourd'hui dans l'association Môm'artre. Mona cherche à créer des espaces où chaque enfant peut s'épanouir et se mélanger aux autres, dans un environnement inclusif et propice à la créativité.

Des initiatives qui permettent à des parents de différents horizons de se rencontrer et de s'entraider, forgeant des liens qui n'auraient autrement jamais vu le jour.

La mixité parmi les enfants est primordiale

En 2018, Mona rejoint l'association Môm'artre, fondée par Chantal Mainguené. Môm'artre propose des lieux d'accueil artistiques pour les enfants après l'école. L'association promeut la mixité sociale, accueillant des enfants de divers horizons, y compris des familles vulnérables. Ces lieux d'accueil offrent bien plus que de simples activités : ils permettent aux enfants de rencontrer des artistes professionnels, de développer leur créativité et de bénéficier d'un environnement positif et coopératif.

Mona insiste sur l'importance de la mixité dans ces lieux : « On doit proactivement chercher des enfants de différents milieux pour garantir cette diversité. » Les enfants viennent pour des raisons variées, certains attirés par les projets artistiques, d'autres pour l'environnement sécurisé et stimulant. Les familles contribuent selon leurs moyens, avec une participation basée sur le quotient familial, ce qui garantit l'accessibilité financière.

Enfin, Mona aborde la promotion de la mixité sociale et communautaire à travers divers ateliers et activités collectives. Ces initiatives permettent à des parents de différents horizons de se rencontrer et de s'entraider, forgeant des liens qui n'auraient autrement jamais vu le jour.

Entraide et soutien entre parents et familles monoparentales

« Des ateliers en crèche et des activités comme la danse, où les parents participent avec leurs enfants, aident à briser les barrières sociales. Ces interactions ont un impact positif non seulement sur les parents, mais aussi sur leur perception du quartier et de la communauté » mentionne Mona.



Môm'artre ne se contente pas d'accueillir les enfants, l'association intègre également les parents dans le processus éducatif, créant un lien fort entre l'école, l'association et les familles. Chaque soir, les parents sont invités à échanger avec les animateurs, et des vernissages réguliers permettent de présenter les œuvres réalisées, renforçant ainsi le sentiment de communauté.

« Môm'artre est souvent l'une des premières à être informée des séparations familiales, ce qui les rend particulièrement sensibles aux besoins des mamans solo. Ces femmes se retrouvent parfois dans des situations précaires soudainement, nécessitant une orientation rapide vers des solutions de logement et d'autres aides », souligne Mona.

L'association tient compte de la monoparentalité dans ses critères de priorité pour l'attribution des aides. « La monoparentalité est un facteur aggravant de la précarité. L'association fait de son mieux pour offrir un soutien spécifique et adapté à ces familles » insiste Mona.

Pour de nombreuses mamans solo, l'isolement social est l'un des obstacles les plus difficiles à surmonter. Souvent occupées par les responsabilités quotidiennes, elles peuvent parfois se sentir seules dans leur rôle parental. Cependant, grâce à des initiatives locales comme Môm'artre de nombreuses mamans solos arrivent à se connecter.

Transformer l'éducation par la rencontre artistique

Pour Mona, l'éducation artistique et culturelle est

essentielle au développement des enfants. Ces activités ne se contentent pas de divertir, elles jouent un rôle crucial dans l'épanouissement personnel et social des enfants. L'éducation artistique et culturelle permet de stimuler la créativité, de développer des compétences transversales et de favoriser l'expression de soi.

Ce qui fait la différence chez Môm'artre, c'est la rencontre avec des artistes. Ce ne sont pas simplement des animateurs qui proposent des activités créatives, ce sont de véritables artistes professionnels. Bien qu'ils ne soient pas tous des « stars », ils sont pleinement engagés dans leur métier. Ils exposent, jouent, sont en résidence et viennent partager leur passion avec les enfants. Par exemple, un artiste peut venir tous les mardis pendant cinq semaines, et pendant les vacances scolaires, pour travailler sur un projet avec un groupe d'enfants. Ce suivi régulier permet de créer des projets en profondeur, pas juste des ateliers ponctuels. « Je veille à ce que ce soit des sessions de 10 à 20 heures minimum pour chaque projet, ce qui permet aux enfants de vraiment s'investir et de voir leur progression » insiste Mona.

La pédagogie de Môm'artre repose sur des projets inclusifs, positifs, bienveillants et coopératifs. Il n'y a pas de système d'évaluation strict ou uniforme. « Chaque soir, il y a un moment d'échange entre les parents et les animateurs, et les vernissages de fin de session sont des moments forts, festifs et d'échanges, renforçant le sentiment de communauté. » explique Mona. Certains enfants disent même que Môm'artre est comme une deuxième maison pour eux.

Chaque antenne de l'association connaît bien les autres acteurs locaux avec lesquels elle travaille, ce qui permet de créer un réseau très fin et personnel.

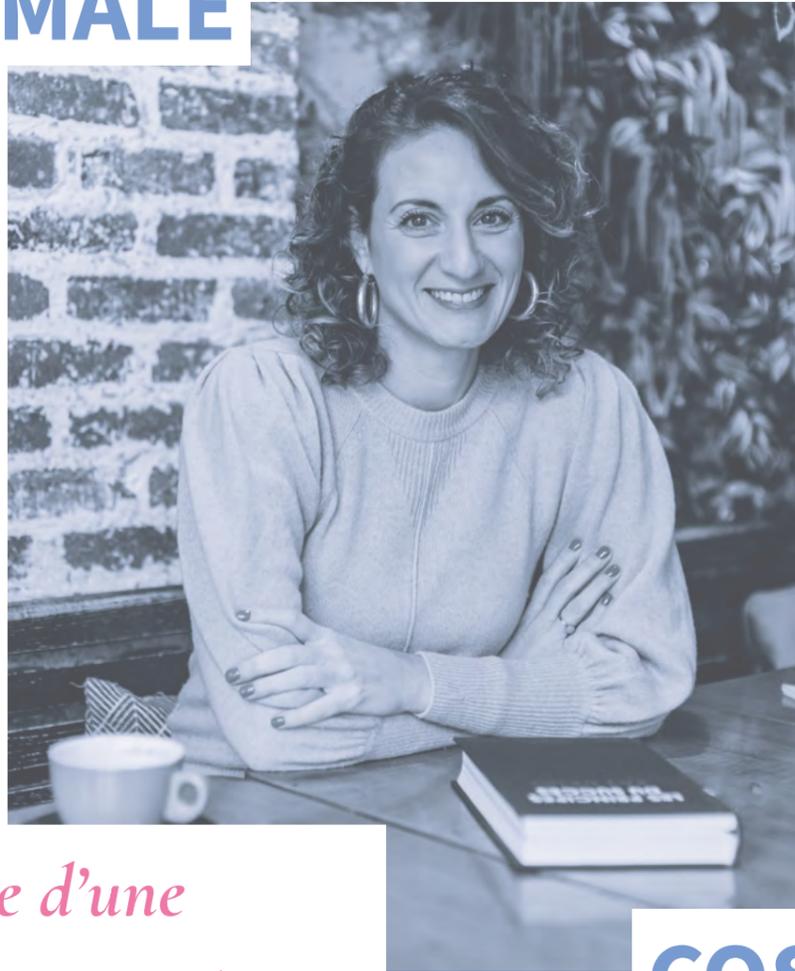
Il faut tout un village pour éduquer un enfant

L'importance d'un maillage territorial est un thème central dans l'échange avec Mona. Chaque antenne de l'association connaît bien les autres acteurs locaux avec lesquels elle travaille, ce qui permet de créer un réseau très fin et personnel. Ce maillage est essentiel pour offrir un soutien complet et adapté aux familles. Il permet de mieux répondre aux besoins spécifiques des familles et des enfants, en dirigeant les solutions de logement et autres services vers ceux qui en ont le plus besoin.

« Il est difficile de répliquer ce type de travail à une échelle plus large sans perdre l'efficacité de l'approche locale. Le succès de ce modèle repose sur la connaissance personnelle et les relations de confiance entre les différents acteurs locaux », souligne Mona.

Arrivée un peu par surprise dans le secteur de la petite enfance, Amale Cosma y a multiplié les expériences. Tour à tour bénévole au sein d'une crèche associative, créatrice et gestionnaire du réseau de dix micro-crèches La Girafe Etoilée, productrice et animatrice d'un podcast, elle accompagne désormais celles et ceux qui veulent se lancer dans le grand bain de l'accueil du jeune enfant.

AMALE



COSMA

« On manque d'une culture commune autour des fondamentaux de l'accueil du jeune enfant. »

RÉPONDRE AUX EXIGENCES DE L'ACCUEIL DES TOUT-PETITS

Forte de quinze ans d'expérience dans le domaine, Amale Cosma nous plonge dans les rouages du fonctionnement des crèches. Où on découvre que derrière les bonnes intentions, la qualité de l'accueil du jeune enfant repose sur une forte exigence en termes d'organisation du travail. Mener un projet de qualité autour des besoins fondamentaux de l'enfant nécessite des outils qui ne font pas forcément partie de la culture commune des professionnels du secteur et dont Amale entreprend de faciliter la diffusion.

En effet, par la suite, cette première expérience s'est transformée en véritable projet de vie !

Oui ! Je suis restée présidente un temps, même après que ma fille a quitté cette crèche. Puis j'ai monté ma propre boîte en 2013 et ouvert ma première micro-crèche en 2014. Au final, j'ai développé dix micro-crèches jusqu'à 2022 où j'ai fini par vendre l'entreprise. Mais je suis restée dans le domaine ! Je produis et anime un podcast tout en continuant à conseiller et d'accompagner des professionnels du secteur.

Quels enseignements retenez-vous de votre expérience en tant que gestionnaire de crèche ? De quoi les très jeunes enfants ont-ils besoin et qu'est-ce qui fait que l'accueil sera à la hauteur ?

L'essentiel pour l'enfant c'est le lien avec une figure de référence. Ça paraît évident dit comme ça mais en réalité, c'est technique. L'enfant a besoin de continuité dans ses repères, de savoir qui va s'occuper de

Dans votre parcours vous mettez en avant le fait d'avoir « tout plaqué » lorsque votre fille est entrée en crèche. Qu'est-ce qui a déclenché cette envie ?

Ma fille a été admise dans une crèche associative dans laquelle les parents étaient incités à s'investir. C'est ce que j'ai fait ! Dans un premier temps, je me suis surtout attaquée aux difficultés financières de l'association, à redresser les comptes. Et j'ai adoré parce que je venais de grands groupes où tout était abstrait, où je ne me sentais pas très utile. Là, on était dans le concret, la bonne marche de l'association avait un effet réel sur les enfants, les parents, les professionnelles ! Je voyais à quoi je servais.

J'ai donc abordé le secteur par une expérience heureuse, pas avec l'envie de révolutionner les choses. En soi, cette crèche marchait bien, les enfants étaient bien accueillis. C'est plus tard que je me suis vraiment intéressée aux enjeux plus profonds de l'accueil du jeune enfant.

Dans l'Education Nationale, il y a un programme, dans les crèches, il n'y en a pas.

lui. Un tout petit, à la base, il n'a pas à être en crèche, il est censé être avec ses parents, pas en collectivité.

Mais les parents ont besoin d'être soutenus dans leurs impératifs de vie, ils doivent se séparer de leur enfant et le faire accueillir par un tiers. La crèche est un lieu de séparation. On occulte souvent cet aspect-là. Pour que cette épreuve se passe le mieux possible il faut des outils : la référence, l'objet transitionnel, la continuité des soins, des repères immuables. C'est un véritable enjeu d'organisation : plannings, process de transmission, collaboration dans les équipes.

Et ce n'est pas mis en œuvre partout ?

Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas obligatoires ce qui vient altérer la fiabilité. Dans certaines crèches, tous les professionnels peuvent s'occuper indifféremment du même enfant. Parfois, les changes sont même confiés à des stagiaires ou à des intérimaires qui ne connaissent pas du tout les enfants.

La référence c'est la base de notre système. L'enfant s'attache à un adulte. C'est dans la nature des choses, on ne peut pas l'empêcher, on peut s'en servir, s'appuyer sur ce lien d'attachement sécurisant. Ça ne devrait pas être remis en question. Or, dans le code de la santé publique, presque rien n'est imposé, au niveau pédagogique. Dans l'Education nationale, il y a un programme, dans les crèches, il n'y en a pas. Parfois, il suffit d'un changement de direction pour que tout change. Ça ne devrait pas être possible. On manque d'une culture commune autour des fondamentaux de l'accueil du jeune enfant¹.

Est-ce que c'est ce constat qui vous a motivé à proposer aujourd'hui un podcast dédié aux professionnels ?

Oui, car personne ne parle de l'organisation du travail dans les crèches. J'ai eu envie d'aborder concrè-



tement le sujet, de partager mon expérience, mes recettes. Dans les crèches. Il y a parfois une approche un peu domestique, comme à la maison, alors que ça ne s'y prête pas du tout. On a négligé l'aspect organisationnel, qui nécessite des process, au détriment de mots comme « *bienveillance* », « *autonomie* ». Mais souvent, les professionnels sont paumés. Si on ne leur explique pas très concrètement comment faire ça reste des vœux pieux. Par exemple, on leur dit « *il faut soigner les transmissions* ». Mais ça veut dire quoi ? Comment doivent-elles les préparer, écrire ce qu'elles vont dire, qui va relire, leur indiquer ce qui est clair ou pas ? C'est ce qui est apprécié dans mon podcast². On prend la mesure du terrain. Il y a beaucoup de professionnels et de formateurs qui l'écoutent pour ça. Mon ambition profonde est d'envisager les choses avec un œil beaucoup moins théorique que pratique.

On parle souvent de métiers boudés dans la petite enfance, de perte de sens. Qu'avez-vous appris auprès de ces professionnelles ?

Ce n'est pas une population très homogène mais leur point commun est la volonté de bien faire. Ce qui fait que quand on veut les emmener vers le haut, on y arrive. Là encore, c'est une question d'organisation. Quand les choses sont bien gérées, il y a moins de *turnover*. Au final, les professionnelles apprécient qu'il y ait un vrai projet autour de l'enfant, qu'il ait des repères, qu'il y ait des objectifs de qualité d'ac-

cueil. C'est valorisant. Ça donne du sens et ça génère de la stabilité.

Après, il y a un contexte plus global de pénurie. On ouvre beaucoup de places en crèche sans former plus. En soi, on peut apprendre le métier sur place mais encore faut-il avoir de la disponibilité pour former les jeunes professionnelles. Les temps de formation, comme ceux d'élaboration du projet, n'existent plus dans les plannings des crèches, les financements ne prévoient que le temps productif auprès de l'enfant³.

Comment les parents traversent-ils cette période pas toujours évidente ?

Certains parents sont démunis. Parfois, j'entends dire que les enfants devraient rester avec leurs parents. Mais les parents ne sont pas toujours très épanouis, à l'aise avec leur rôle de parents. Moi, par exemple, ça m'a beaucoup aidé que ma fille soit accueillie. Arriver en crèche peut constituer une forme de libération. Ça permet de retrouver des moments de qualité avec son enfant, dialoguer avec une équipe, d'autres parents.

À ce titre, on peut regretter que les dispositifs comme les lieux d'accueil enfants-parents (LAEP) par exemple, ne soient pas mieux financés. Proposer un accompagnement pour les parents, ça tient souvent à la générosité et à la bonne volonté de personnes très investies. Il n'y a pas véritablement de modèle économique qui porte ce service.

Les professionnelles apprécient qu'il y ait un vrai projet autour de l'enfant, qu'il ait des repères, qu'il y ait des objectifs de qualité d'accueil.

La petite enfance est marquée par une rupture nette : celle de l'entrée en maternelle. Comment la perçoit-on quand on accompagne les enfants jusqu'à leurs trois ans ? Les laisse-t-on partir en confiance ?

Ils sortent en confiance s'ils ont été en confiance à la crèche. Une certaine continuité peut d'ailleurs être très profitable, retrouver des enfants qu'ils connaissent notamment. Mais quand l'expérience n'est pas bonne en crèche, ce qui est le cas parfois, c'est une autre affaire. Ils vont devoir compenser cette insécurité. Si l'organisation à la crèche est à la hauteur des besoins fondamentaux de l'enfant, la transition avec l'école se passe généralement bien.

On a parfois l'impression que la petite enfance n'est pas vraiment considérée comme un moment « noble » du parcours de l'enfant. Est-ce que vous partagez ce constat et qu'est-ce qui l'explique selon vous ?

Je trouve aussi. Je me suis déjà interrogée sur cet aspect-là. Notamment sur la question des violences infantiles à laquelle j'ai été particulièrement sensibilisée par Aude Lafitte et son action avec l'association Action contre les violences infantiles. Tout se passe un peu comme si l'enfant n'existait pas avant trois ans, comme si les adultes pouvaient faire ce qu'ils veulent. Les auteurs de violences sur les très jeunes enfants sont très rarement condamnés. Est-ce que c'est lié au fait qu'on n'a pas de souvenir avant trois ans, alors cette période tombe dans l'indifférence ? On aurait moins d'empathie avec eux. Je ne sais pas, mais il y a probablement ici un changement de regard à opérer !

1. La Charte nationale d'accueil du jeune enfant, adoptée en 2021, fixe en théorie les principes applicables à l'accueil du jeune enfant, quel qu'en soit le mode, sans toutefois en détailler les modalités de mise en œuvre.



2. Le podcast « Référence petite enfance ». Un podcast qui s'attache à donner les clés de l'organisation d'une micro-crèche. Chaque épisode est l'occasion de proposer des solutions concrètes à mettre en place pour aller au bout des bonnes intentions qui animent celles et ceux qui se lancent dans l'accueil des jeunes enfants.

3. Depuis le 1^{er} janvier 2024, la Caisse nationale d'assurance famille finance cependant trois journées pédagogiques par an pour les établissements d'accueil du jeune enfant (EAJE) bénéficiant de la Prestation de service unique (PSU).

Propos recueillis par Stephan Lipiansky

AUX ORIGINES DE LA CONFIANCE

L'ÉVEIL DU JEUNE ENFANT AU CŒUR D'UNE RÉVOLUTION ÉDUCATIVE

Malgré une attention croissante, le jeune enfant se situe encore largement dans un angle mort de notre ambition éducative. Et pourtant, les expériences vécues à ces âges façonnent durablement les trajectoires de vie. Quelle révolution éducative appelle l'éveil du jeune enfant ?



Lire notre publication dans son intégralité

L'analyse de VersLeHaut

Le temps de l'indifférence est révolu. Désormais, l'éveil du jeune enfant passionne. Au point d'avoir un temps considéré que « tout se joue avant 6 ans ». Si l'affirmation paraît aujourd'hui excessive, il n'en demeure pas moins que les premières années de la vie de l'enfant modèlent déjà sa trajectoire future. La profondeur de son développement – moteur, langagier, cognitif, socio-émotionnel – appelle une considération plus forte pour la petite enfance dans notre ambition éducative.

Abattre la cloison des trois ans !

La petite enfance est marquée par une rupture profonde à trois ans avec l'entrée en maternelle. Certains enfants y seront très bien préparés. Pour d'autres ce sera le point de départ de grandes difficultés. Pour un parcours plus apaisé jusqu'à six ans, créons les ponts et la culture commune entre des univers qui s'ignorent encore trop largement.

Réduire les inégalités entre enfants

Une amélioration de la qualité globale de l'accueil du jeune enfant permettrait de réduire des inégalités qui perdurent dans la suite du parcours. Notre ambition éducative démarre donc à la naissance de l'enfant !

Aider les parents à poursuivre leurs aspirations

Modes d'accueil, temps disponible avec leur enfant, soutien à la parentalité : les familles rencontrent beaucoup de désillusions. Un accompagnement de proximité pour mieux répondre à leurs besoins apparaît comme une évidence qui peine à voir le jour.

Enrichir les métiers de la petite enfance

Les professionnelles de la petite enfance poursuivent une noble mission commune mais disposent de formations très hétérogènes et de ressources inégales. Renouveler l'offre de formation continue, aménager des espaces de partage de pratiques et renforcer l'encadrement permettrait de revaloriser ces métiers.

QUELQUES FAITS ESSENTIELS :

56 % DES MOINS DE TROIS ANS SONT GARDÉS PRINCIPALEMENT PAR LEURS PARENTS À REBOURS DU SOUHAIT DES FAMILLES

1 parent sur 2 SOUHAITERAIT ÊTRE ACCOMPAGNÉ SUR L'ÉVEIL ET LE DÉVELOPPEMENT DE SON ENFANT

40 % DES ASSISTANTES MATERNELLES VONT QUITTER LE MÉTIER D'ICI 2030

47 % PLUS DE FLEXIBILITÉ HORAIRE AU QUOTIDIEN EST UNE PRIORITÉ POUR 47% DES PARENTS.

L'intégralité de notre analyse est à retrouver dans notre décriptage.

MARINE



Marine Jannarelli vient d'avoir 25 ans, elle a vécu toute sa jeunesse à Saulx-les-Chartreux dans le 91. Après une réorientation postbac, elle se dirige vers son choix de cœur : Sciences Techniques des Activités Physiques et Sportives, STAPS. Elle s'engage rapidement dans les associations étudiantes jusqu'à prendre une année de césure pour s'y consacrer pleinement.

JANNARELLI

« Nous voulons faire de STAPS une filière qui exploite le plein potentiel social du sport. »

L'ENGAGEMENT SUR LE PODIUM

De ses nombreux combats, il en est un que Marine mène quotidiennement : l'inclusion sociale des personnes en situation de handicap dans et par le sport. Comment dépasser l'utilité sanitaire d'une pratique sportive pour en exploiter pleinement ses possibles éducatifs ?

VersLeHaut : Vous avez été réserviste pendant 3 ans, vous vous êtes aussi investie dans plusieurs clubs sportifs, vous êtes encore dans une association de Saulx-Les-Chartreux, on peut donc aisément dire que vous connaissez les différentes facettes de l'engagement. Ça donne envie de savoir d'où vient cette grande place que vous lui accordez, vous nous racontez ?

Marine Jannarelli : je me suis construite petit à petit. Déjà élève, j'étais déléguée de classe. J'ai toujours été très scolaire, alors ceux qui avaient cette liberté d'être des « perturbateurs » m'ont toujours fascinée. J'ai commencé à vouloir montrer ce qu'ils avaient de bien, tout en donnant la parole à ceux qui ne pouvaient pas forcément se défendre ou prendre position pour eux-mêmes. Je me suis rendu compte du rôle essentiel des pairs.

Ce n'est pas qu'à l'école ou dans les clubs de sport que mon engagement s'est construit. Ma mère y a largement contribué aussi, elle incarne l'engagement à mes yeux. Elle s'engage pour des causes, des injustices. Elle a fait de son émotivité une force. Ses faiblesses la rendent plus forte. Elle en est à son 4^{ème} cancer, mais

garde un dévouement et une joie de vivre immense. Dès que quelqu'un a une difficulté, elle va tout de suite réagir, parfois même avant de réfléchir.

VLH : Vos engagements, très divers et variés, se sont progressivement recentrés autour du sport, comment l'expliquez-vous ?

M.J. : J'ai fait beaucoup de choix sous l'impulsion de mon entourage. Après le lycée, j'ai d'abord suivi mon choix de raison : aller en prépa ingénieur. J'ai tenu 1 an. C'est cette même année d'ailleurs que je me suis engagée dans l'armée, en tant que réserviste. Ma famille me voyait pilote, parachutiste, ingénieur dans l'armée...

Au bout d'un an, je me suis rendu compte que je me battais contre mes propres envies. Je ne voulais pas regretter ma vie future en la passant là où je ne m'épanouissais pas, alors j'ai arrêté. Mes parents m'ont soutenue et m'ont accompagnée dans ma réorientation. Comme j'ai toujours fait du sport (du handball, du rugby...) et que le monde du sport et des sciences m'attirait, c'est tout naturellement que je me suis tournée vers mon choix de cœur, STAPS. J'ai tout fait pour alimenter mon dossier, passé le BAFA¹, repris le rugby... Et j'ai été prise.

En entrant en STAPS, je me suis immédiatement engagée dans les associations universitaires : sportive en première année, vie des étudiants en deuxième année, présidente de l'association étudiante de mon campus durant mes deux L3² (une première L3 en Activités Physiques Adaptées et Santé, et une deuxième L3 en Management du sport). Maintenant, je suis en master Prévention, éducation pour la santé, activité physique (PESAP) et impliquée à l'ANESTAPS.

VLH : Est-ce qu'on peut dire que STAPS est une filière de l'engagement ?

M.J. : Lorsqu'on annonce vouloir faire STAPS, il est courant d'entendre qu'on veut être des « profs de sport ». Outre le fait qu'il soit plus juste de parler de professeur d'EPS (Education Physique et Sportive), les études en STAPS offrent un panel bien plus large de métiers – et d'engagement, possibles.

Beaucoup d'étudiants arrivent en ayant déjà le BAFA (brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur) et beaucoup passent des certifications comme le BNSSA (brevet national de sécurité et de sauvetage aquatique) ou le diplôme pour devenir sapeur-pompier. Ceux qui n'ont pas déjà le BAFA, valident une équivalence en fin de L2. On a ce face-à-face pédagogique qui nous permet d'acquérir les compétences d'animateur.

Le monde du sport est aussi un monde où le bénévolat est omniprésent. Nombreux sont les sportifs, anciens sportifs qui ont donné de leur temps pour le club dans lequel ils ont évolué (tenir la buvette, entraîner les tout-petits, participer au loto du club...).

STAPS donne accès aux sciences du sport et permet de comprendre que le sport peut être un outil éducatif puissant autant qu'un lieu où les inégalités existent. Avec l'ANESTAPS, on veut faire de STAPS une filière qui forme les professionnels à utiliser le potentiel social du sport (éducation, santé, inclusion...).

VLH : Quels sont vos engagements actuels ?

M.J. : Je suis vice-présidente de l'ANESTAPS en charge de l'innovation sociale et de l'inclusion. Pour ma deuxième année à l'ANESTAPS, j'ai fait une année de césure. Je ne voulais pas sacrifier ma scolarité pour mon engagement. Et inversement.

Je ne regrette pas ce choix, car en plus de devoir travailler souvent dans l'urgence, j'ai appris à revenir à une certaine lenteur, prendre le recul nécessaire dans une situation complexe et agir plus efficacement.

Grâce à l'ANESTAPS, je suis aussi dans la fédération 100% handinamique, une expérience enrichissante mais parfois difficile. J'ai un exemple en tête : lors d'une université d'été de la fédération, nous discutons sur l'accessibilité universelle. Une majorité des jeunes de cette université sont en situation de handicap physique. Nos discussions y ont été très optimistes mais le retour à la réalité très brutal. En arrivant à Massy-Palaiseau, on veut prendre le RER mais ni ce dernier ni les infrastructures autour n'ont permis aux personnes en fauteuil roulant d'entrer dans le RER. On en a rigolé après, mais le constat était violent.

VLH : Lorsque l'on pose la question aux jeunes de ce que l'engagement apporte, les deux réponses qui ressortent le plus sont : la confiance en soi (47%) et la capacité à travailler en équipe (44%)³. Qu'est-ce que l'engagement vous apporte ?

M.J. : Pour moi, lorsqu'on s'engage, ce n'est pas que pour soi. En fait, nous nous engageons surtout pour les autres car nous les touchons directement. Alors il est important de trouver sa juste place et au bon moment pour qu'un projet aille dans le bon sens, de manière efficace.

L'engagement m'apprend aussi à rester intègre, fidèle à moi-même, à être vigilante. Comme dirait Spiderman, avoir de grands pouvoirs implique de grandes responsabilités !

1. Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur

2. 3^{ème} année de licence

3. On s'engage ? Face aux incertitudes, rebâtir du commun par la proximité. Les décryptages de VersLeHaut, octobre 2022.

Les engagements que j'ai me nourrissent et me passionnent. Quand je suis animée par ce que j'entreprends, je ne vais pas ressentir de fatigue. On donne une énergie mentale et physique vraiment énorme. C'est une forme d'abnégation qui fait qu'on donne tout de sa personne parfois.

VLH : Vous qui parlez de sport comme outil éducatif, comment oeuvrer pour permettre, par le sport, l'inclusion et l'accessibilité universelle, que vous défendez ?

M.J. : Permettre l'accessibilité universelle implique de changer de regard : l'idée est de donner les mêmes possibilités, que la personne soit en situation de handicap ou non. Pour cela, il faut que l'inclusion soit réelle, et sortir d'un système compensatoire ou d'une impression de nivellement par le bas.

L'EPS est, selon moi, l'enseignement le plus inclusif et le plus émancipateur pour les enfants. Elle permet aux élèves de mieux connaître leur corps avec toutes ses capacités tout en se mouvant dans l'espace. En plus, les professeurs d'EPS sont en première ligne pour découvrir l'élève différemment.

Après, l'objectif serait de donner le choix aux enfants en situation de handicap quant à l'activité sportive à pratiquer. Une fois inclus, ils doivent pouvoir choisir entre une activité en inclusion ou avec des pairs. Cette étape est primordiale pour prendre en considération l'humain avant la personne handicapée.

Le chemin est encore long mais il faut célébrer les petites victoires. Grâce aux jeux paralympiques, par exemple, les enjeux du handicap ont été mis en avant et une avancée indéniable dans l'adaptabilité des nouvelles infrastructures sportives.

VLH : On imagine aisément que l'engagement n'est pas un long fleuve tranquille... Quelle est votre expérience vis-à-vis de cela ?

M.J. : Pour les militants, le moral est au plus bas

depuis quelques temps. Le contexte est difficile. Il faut accepter que l'impact ne puisse pas être massif à chaque fois. Accepter aussi de donner beaucoup sans en voir forcément les résultats. Les associations de territoire ont de plus en plus de mal à avoir des jeunes ; les projets ne prennent plus. Il y a une grosse remise en question sur les formes d'engagement.

Alors la tentation est grande de penser que l'engagement militant est de moins en moins attractif chez les jeunes. Mais en creusant, on se rend compte que de nombreux étudiants ne peuvent plus s'engager de manière régulière. Ils sont de plus en plus à avoir des petits boulots à côté, notamment à cause d'une précarité grandissante. Ils continuent à donner de leur temps mais de manière ponctuelle : 2h de temps en temps, repartager un post... C'est aussi de l'engagement.

VLH : Et vous, personnellement ?

M.J. : Grand sujet. Je pense que l'engagement enrichit personnellement et socialement mais il peut fragiliser économiquement. C'est un tel dévouement, ça a quelques conséquences. Les risques de dérive existent et pour ne pas y tomber, je réapprends progressivement à prendre du temps pour moi, pour mes proches. Mais j'ai aussi pu découvrir des personnes formidables, comme mon copain par exemple !

Et puis, je vis à Montrouge dans les maisons de la FAGE, dans des chambres de 6. Alors forcément, l'intimité n'est pas quelque chose d'évident à avoir. Pourtant j'essaie de faire le minimum en m'offrant des moments à moi, faire des choses pour moi de manière plus lente. Me rappeler que j'existe. —

CHANGER L'ÉDUCATION C'EST POSSIBLE !

ÉTATS GÉNÉRAUX DE L'ÉDUCATION

Personne ne peut répondre seul aux grands défis éducatifs. Pour les relever, il faut relancer un pacte éducatif en associant toutes les forces vives de notre pays. Pour sortir de la crise, le rebond passe par l'éducation.

Grande initiative citoyenne pour construire l'éducation de demain, les États Généraux de l'Éducation (EGE) se sont déployés dans toute la France, entre 2019 et 2021, pour bâtir collectivement des propositions concrètes en faveur des jeunes générations. L'ambition était de placer l'éducation au cœur de la campagne présidentielle de 2022.

L'analyse de VersLeHaut

On a tendance à réduire le débat sur l'éducation à l'école. En réalité, l'éducation est l'essence d'une société : ce qui la constitue et ce qui la fait avancer. VersLeHaut a la conviction que l'éducation est la première source de développement à long terme, la meilleure réponse durable aux principales difficultés d'un pays, et le levier le plus puissant pour créer de l'unité et de l'optimisme entre les citoyens.

Les défis éducatifs sont nombreux : échec scolaire, déterminisme social, chômage des jeunes, décrochage d'une partie de la jeunesse... C'est seulement grâce à un effort éducatif commun et renouvelé que la France pourra repartir vers le haut. Tout le monde est concerné et personne n'a les capacités pour répondre seul à toutes ces difficultés. Il est alors urgent de sortir des blocages partisans pour permettre un nouveau souffle éducatif.

Sur le terrain, beaucoup d'initiatives formidables voient le jour pour répondre à la crise éducative : dans les familles, les écoles, les entreprises, les associations, les collectivités territoriales... Hélas, de nombreux freins les entravent. Dans la durée, le risque est grand que les énergies s'épuisent.

« Vous êtes une partie de la réponse ». Avec plus de 15 000 contributions, ce sont 70 propositions solides qui sont faites. En s'inspirant de ce qui marche sur le terrain et en cherchant les points de convergence plutôt que les clivages, un projet éducatif ambitieux et réaliste a été créé : un programme « clés en mains » et une Charte de l'éducation pour la France. —

7 DÉFIS PRIORITAIRES POUR CHANGER L'ÉDUCATION EN PROFONDEUR...

- 1 INVESTISSONS DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE, AU LIEU DE RÉAGIR TARDIVEMENT QUAND TOUT EST PLUS DIFFICILE.
- 2 SOUTENONS DAVANTAGE LES PARENTS, AU LIEU DE LES EXCLURE OU DE LES CULPABILISER.
- 3 ATTRIBUONS ET FIDÉLISONS LES MEILLEURS TALENTS DE NOTRE PAYS AU SERVICE DE L'ÉDUCATION, AU LIEU DE DÉCOURAGER LES VOCATIONS ÉDUCATIVES.
- 4 DIVERSIFIONS LES PARCOURS DE RÉUSSITE, AU LIEU DE SÉLECTIONNER PAR L'ÉCHEC.
- 5 RÉCONCILIONS L'ÉDUCATION AVEC LE MONDE ET LES MÉTIERS QUI ÉVOLUENT, AU LIEU D'OPPOSER L'ÉCOLE AU RESTE DE LA SOCIÉTÉ.
- 6 AIDONS LES JEUNES LES PLUS FRAGILES À BIEN PARTIR DANS LA VIE, AU LIEU DE DEMANDER PLUS À CEUX QUI ONT LE MOINS REÇU.
- 7 FAISONS CONFIANCE AUX ACTEURS DE TERRAIN, AU LIEU DE LES INFANTILISER ET DE TOUT BUREAUCRATISER.

Ce programme ambitieux et réaliste était une première étape...
Souhaitez-vous faire partie de la seconde ?
Contactez-nous : contact@verslehaut.org.

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

DES ÉCLAIRAGES

ANALYSES ET TRIBUNES SUR L'ACTUALITÉ JEUNESSE ET ÉDUCATION

- ▶ Aux origines de la confiance : l'éveil du jeune enfant au cœur d'une révolution éducative, [Juin 2024](#)
- ▶ Le sport, terrain d'éducation, (en collaboration avec David Blough), [Avril 2024](#)
- ▶ Baromètre Jeunesse&Confiance 2023 - Moi, les autres, la planète : une jeunesse en quête de confiance, [Novembre 2023](#)
- ▶ Le deuxième souffle de l'école inclusive : une ambition à l'épreuve de la diversité des besoins, [Octobre 2023](#)
- ▶ Éducation sous tension(s), 10 tendances à suivre, [Septembre 2023](#)
- ▶ Le sens de l'autorité. Idées et initiatives pour soutenir la relation éducative, [Juin 2023](#)

DES INITIATIVES

INTERVIEW ET PORTRAITS DES ÉDUCATEURS SUR LE TERRAIN

- ▶ Année Lumière : un temps pour soi, les autres et l'avenir, [Juillet 2024](#)
- ▶ Cours Clovis : une réponse aux défis éducatifs en milieu rural, [Juillet 2024](#)
- ▶ Plongée dans les rouages de la confiance : l'école de production à Dijon, [Juin 2024](#)

DES TÉMOIGNAGES*

LA PAROLE AUX JEUNES, LEURS PROJETS, LEURS INITIATIVES

- ▶ Apprendre à être mère ft. Léa, [Juin 2024](#)
- ▶ Faire face à ses addictions, ft. Hugo et Jordan, [Mai 2024](#)

* Podcast Jeunes&Brillants à retrouver sur toutes les plateformes d'écoute



VERSLEHAUT

DES IDÉES POUR LES JEUNES ET L'ÉDUCATION

Lancé en 2015 avec l'ambition de nourrir le débat public, les décideurs et les acteurs de l'éducation, VersLeHaut est le think tank dédié aux jeunes et à l'éducation.

Hors du champ partisan, VersLeHaut associe à sa réflexion des acteurs de terrain, des jeunes et des familles, des experts et des personnalités de la société civile tout en appuyant son travail sur des études et des recherches scientifiques.

VersLeHaut diffuse des propositions concrètes afin d'élaborer un projet éducatif adapté aux défis de notre temps.

ÉCLAIRAGES ÉDUCATION

SEPTEMBRE 2024

DIRECTION DE PUBLICATION

GUILLAUME PRÉVOST

COMITÉ ÉDITORIAL

CAMILLE DE FOUCAULD,
FRANÇOISE DUCHESNE,
MARION DENIS,
ALEXANNE BARDET,
STEPHAN LIPIANSKY
ELOISE ADEBADA
GUILLAUME PRÉVOST

TYPOGRAPHIES

SOURCE SANS 3
CORMORANT GARAMONT

CONCEPTION DE LA MAQUETE ET DESIGN GRAPHIQUE

THOMAS GINGREAU

ADRESSE POSTALE

VERSLEHAUT
BAYARD PRESSE
18, RUE BARBÈS
92120 - MONTRouGE

@verslehaut





10 PERSONNES QUI FONT BOUGER L'ÉDUCATION

Pour ouvrir cette nouvelle année scolaire, VersLeHaut est allé à la rencontre de 10 éducateurs, qui sont surtout des éducatrices d'ailleurs : 8 femmes et 2 hommes.

Chacun d'entre eux à sa manière, exprime un engagement profond pour les générations futures. Un engagement par une association, un mandat, un lieu de vie, une classe ou une école, et qui dépasse les frontières institutionnelles pour s'adresser à tous ceux qui aspirent à transformer le système éducatif pour mieux se porter à la rencontre des besoins des enfants.

Loin des injonctions et des grands discours, leur histoire raconte comment des milliers d'hommes et de femmes œuvrent chaque jour pour offrir les meilleures conditions pour grandir et apprendre.

